

630

huitième année, N° 49

Bibliothèque de l'Université
de Liège. — Périodiques

5 MARS 1929

Publication hebdomadaire

Un an : 47,50 frs ; six mois : 25 frs

Le numéro : 2,00 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921

sous les auspices de

Son Eminence le Cardinal **MERCIER**

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

Sommaire du vendredi 1^{er} mars 1929

La responsabilité du romancier

Religions de contrebande

Le Bon Dieu dans le Bled

Le drame de Pascal

Victor Hugo : L'Exil

A propos de « Climats »

Encore les animaux calculateurs

François Mauriac

Lucien Cerfaux

Vicomte Ch. du Bus de Warnaffe

Henri Massis

André Bellessort

Paul Halflants

Lucien Roure

Les idées et les faits : Chronique des idées — Le plus triste chapitre de l'histoire de nos mœurs.
Mgr J. Schyrgens. — Espagne.

Bruxelles : 11, boulevard Bischoffsheim

Tél. : 220,50. Compte chèque postal : 489,16.

CRÉDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGES :

ANVERS : 36, Courte rue de l'Hôpital

BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

175 Succursales et Agences en Belgique

FILIALES :

à PARIS

20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG

55, boulev. Royal

BANQUE - BOURSE - CHANGE

Régie Autonome de "PATRIA"

(Société Coopérative)

23, rue du Marais, BRUXELLES

Téléphones :
N° 234.00 151.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

THÉÂTRE PATRIA

700 Places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux

Salle des Conférences (SALLE BLANCHE)

1^{er} étage. Accès facile et indépendant

Estrade et installation pour projections lumineuses, 225 fauteuils

Locaux spacieux et confortables

pourvus de tous les perfectionnements
d'installation, de chauffage et d'éclairage,
p^r assemblées, représentations théâtrales,
concerts, réunions, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location
des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi
que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.



Vitreaux d'Art

Joseph OSTERRATH

Peintre-Verrier

Maison fondée à Tilly en 1822

4, rue de l'Evêché

LIÈGE

Téléphone 6934

PLANS - DEVIS - ET - LISTE
de 500 références sur demande.

Algemeene Bankvereniging en Volksbank van Leuven

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : Rue de la Monnaie, 9, LOUVAIN

Capital : 200,000,000 francs

Toutes opérations de banque, de bourse et de change

La revue catholique des idées et des faits

La responsabilité du romancier
Religions de contrebande
Le Bon Dieu dans le Bled
Le drame de Pascal
Victor Hugo : l'Exil
A propos de « Climats »
Encore les animaux calculateurs

François Mauriac
Lucien Cerfaux
V^{te} Ch. du Bus de Warnaffe
Henri Massis
André Bellessort
Paul Halflants
Lucien Roure

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le plus triste chapitre de l'histoire de nos mœurs.
Mgr J. Schyngens. — Espagne

♦ Quel beau tapage chez nos voisins du nord. Ces bons Bataves réputés calmes et toujours nuchter s'en donnent à cœur joie. A propos de prétendus accords secrets, si évidemment faux dans les textes révélés par un journal d'Utrecht, les vrais sentiments des Hollandais à notre égard éclatent au grand jour. Ne seront étonnés que ceux qui ignorent tout de la mentalité hollandaise. On ne nous aime pas là-bas. On nous y déteste même cordialement. Pendant la guerre, — cette guerre du Droit et de la Justice où la petite Belgique se sacrifiait à l'Honneur et au Devoir, se battait aussi pour la liberté de la petite Hollande qu'une Allemagne victorieuse n'eût pas manqué d'annexer en droit ou en fait — pendant la guerre les sympathies de la Hollande calviniste allaient au parjure et à l'agresseur. Et le sénateur de Brouckère étonne beaucoup quand, parlant du « faux grossier » qui soulève l'indignation des Hollandais, il signale dans le Peuple (1) un « symptôme grave » :

« Voici donc un faux grossier, dont la fausseté saute aux yeux de qui veut se donner la peine d'y voir. La Belgique y est représentée comme trahissant tous ses engagements, comme préparant par les procédés les plus machiavéliques une agression odieuse. Or, quel est le premier mouvement de la presse hollandaise presque tout entière? Dit-elle : « Cela est impossible? » Dit-elle : « Je refuse de croire jusqu'à preuve du contraire? » Non! Sa première pensée, avant tout examen, peut se traduire ainsi : « Cela doit être vrai! »

Il est fâcheux que celui qui nous représenta à Genève semble avoir eu besoin de ce faux grotesque et fantaisiste pour apprendre sous quel jour nous voyent certains de nos voisins et quels sont les sentiments qu'ils nourrissent à notre égard.

Ne parlons pas de la guerre, ne rappelons même pas la remarque faite par un Hollandais au cardinal Mercier, remarque très représentative de la mentalité de ses compatriotes : « Mais, Eminence, après avoir protesté il eût peut-être été plus sage de laisser passer l'envahisseur. L'essentiel tout de même est de vivre... »

Et la réponse cinglante : « Non, Monsieur, l'essentiel n'est pas de vivre, mais de vivre dignement... ». Laissons la guerre. Mais depuis l'armistice, la Hollande nous a traités, plus exactement nous nous sommes laissés traiter par la Hollande comme une nation qui venait de rendre à l'Europe et au monde les services que l'on sait, n'eût pas dû se laisser traiter.

On aura beau commenter et expliquer, le résultat est là : la Belgique victorieuse n'est pas encore parvenue à faire reconnaître ses droits par une Hollande dont la neutralité, pendant la guerre, réservait sa bienveillance bien moins à nous qu'à... l'autre...

Je supplie les Belges, écrit le citoyen de Brouckère « de ne point prétendre à rejeter, par un geste trop facile, sur le voisin seulement la responsabilité de cet état d'esprit si fâcheux dont un incident sans importance intrinsèque vient de nous révéler si rudement la réalité. N'avons-nous rien à nous reprocher? Comment s'est développé — ailleurs encore qu'en Hollande — un sentiment si différent de celui que le monde professait à notre égard en 1914? Et comment trouverons-nous le remède nécessaire à une situation qui devient inquiétante? »

Oh! oh! « ailleurs qu'en Hollande »! Où donc, Monsieur le sénateur? Et qu'a donc fait, ou négligé de faire, la malheureuse petite Belgique?

Certains de nos intérêts sont opposés aux intérêts hollandais. Avons-nous toujours défendu ces intérêts avec la ténacité voulue?

(1) Sous sa signature. Et nous rectifions volontiers une erreur commise la semaine dernière. On nous assure en effet que jamais le Jexas du Peuple ne cache M. de Brouckère comme on nous l'avait affirmé précédemment et comme certains articles de politique étrangère signés de ce nom semblaient le faire croire. Jexas, nous dit-on, n'est même pas Belge...

« Nous avons besoin de la confiance de nos voisins, de tous nos voisins », c'est entendu. Mais nous n'avons pas la confiance des Bataves avant 1914 et comment espérer l'obtenir si notre conduite pendant et après la guerre ne les a pas convaincus?... »

Et si l'in vraisemblable faux d'Utrecht a été cru tout de suite en Hollande, c'est que l'opinion publique batave, habilement montée contre nous pour soutenir son gouvernement dans les négociations belgo-hollandaises, en est arrivée à croire tout ce que l'on voudra sur le compte de... « die Belgen ». Le pétard d'Utrecht éclate à un moment où les Pays-Bas faisaient piètre figure dans les négociations en cours. Souhaitons que notre gouvernement saura utiliser l'odieux du moyen employé, pour renforcer une action diplomatique que l'on eût souhaité plus énergique et s'appuyant davantage sur une opinion belge éclairée et formée...

Quant aux traités... d'Utrecht — la Belgique mobilisant en cas de guerre 600,000 hommes, la France envoyant 1,200,000 hommes en territoire belge, la Belgique (en cas de guerre italo-française) envoyant 2 divisions sur le front italien et en cas de guerre entre la Belgique et la Hollande, guerre pour laquelle, dit le document, les actes inamicaux et agressifs de la part de la Hollande ne manquent pas, la France envoyant 2 divisions, etc., etc., tout cela conclut du temps où M. Vandervelde était ministre des Affaires étrangères!! — quant aux traités d'Utrecht ils auront eu comme heureux résultat de montrer les Hollandais tels qu'ils sont et tels que les connaissent ceux qui ont vécu quelque peu chez eux : profondément antibelges et antifrançais.

Du coup la nuchter diplomatie batave en perdit la tête. Elle se précipita rue de la Loi et au quai d'Orsay... Peut-être eût-on pu recevoir plus fraîchement ces démarches insolites. Et tant mieux si la Hollande officielle sort assez piteusement de cette burlesque aventure.

♦ Si nous n'avions la certitude que ce n'est pas encore cette année que les femmes voteront à la Province, nous prendrions la peine de montrer à quel point les plaidoiries catholiques en faveur du suffrage provincial étendu aux femmes sont pauvres. Pas un argument qui soutienne l'examen. Rien, rien, rien...

Et contre le vote des femmes des raisons graves, claires, probantes. Mais inutile d'agiter un problème qui ne se pose pas. L'Union catholique a mis à son programme l'égalité politique des deux sexes. Il reste permis de croire qu'elle a eu grand tort. Il reste permis d'espérer que jamais ne se réalisera ce point-là de son programme, car ce serait tant pis pour l'Union catholique et, ce qui est plus grave, pour l'Eglise de Belgique et pour la Patrie.

Répondant à un article du comte Carton de Wiart dans le Soir, où l'honorable ministre d'Etat préconisait la réforme et posait la question « le suffrage féminin triomphera-t-il pour les élections provinciales de 1920? » en ajoutant « Tout dépendra de l'attitude des socialistes », le Peuple écrit :

« Nous croyons que M. Carton ne doit pas beaucoup compter sur le Parti ouvrier pour aider le parti clérical à lui enlever quelques sièges aux élections provinciales de cette année, ce qui pourrait avoir pour conséquence de lui donner la majorité au Sénat. L'engagement de 1919 est périmé, et nous ne nous sentons aucune disposition particulière pour le rôle de dupe et de jobard. »

Comment retenir un... tant mieux! Non pas que nous approuvions les palinodies ni la mauvaise foi socialistes, mais que de ce mal : une promesse non tenue, résulte ce bien : les femmes ne voteront pas, tant mieux, tant mieux...

Ne disons pas trop haut qu'en refusant un soi-disant avantage immédiat aux catholiques, les socialistes leur rendent un fameux service.

La responsabilité du romancier⁽¹⁾

Si il est un dogme auquel ont adhéré la plupart des écrivains du dernier siècle et de celui-ci, c'est bien le dogme de l'indépendance absolue de l'artiste. Il semble entendu, une fois pour toutes, que l'œuvre d'art n'a d'autre fin qu'elle-même. Elle ne compte, à leurs yeux, que dans la mesure où elle est gratuite, où elle est inutile. A les entendre, tout ce qui est écrit pour prouver, pour démontrer, pour servir en un mot, sort du domaine de l'art. La question morale pour l'artiste, a écrit A. Gide, n'est pas que l'idée qu'il manifeste soit morale et utile au plus grand nombre : la question est qu'il la manifeste bien.

Mais sans doute, tant d'écrivains ne sentiraient pas le besoin de renouveler souvent cette profession de foi si elle n'était, par ailleurs, vigoureusement combattue. A l'autre extrémité du monde des lettres, en effet, nous entendons une protestation incessante s'élever contre cette prétention à l'indépendance absolue de l'artiste. Lorsqu'un Ernest Psichari, par exemple, proclame que c'est avec tremblement qu'il faut écrire sous le regard de la Trinité, il se fait l'interprète de tous ceux qui, ayant foi en l'immortalité de chaque âme humaine en particulier, ne croient pas qu'on puisse attacher trop d'importance au retentissement de leurs écrits dans chacune de ces destinées immortelles.

Enfin, entre les deux camps extrêmes, il y a la foule immense des romanciers qui flottent et qui hésitent. D'une part, ils se rendent compte que leur œuvre ne vaut que dans la mesure où elle appréhende l'homme vivant tout entier, avec ses sommets et avec ses abîmes, la créature telle qu'elle est ; ils sentent profondément que toute intervention dans la destinée de leurs personnages, pour prouver, pour démontrer même ce qu'ils croient être vrai, est arbitraire. En toute sincérité, ils répugnent à falsifier la vie.

Mais, d'autre part, ils savent qu'ils touchent à une matière dangereuse et que cette passion qui les tient de peindre les passions, toutes les passions, peut avoir des effets incalculables et, dans la destinée de beaucoup d'hommes, un retentissement presque infini.

Tout romancier digne de ce nom, tout homme de théâtre né chrétien souffre de ce déchirement. Il y en a, dans la littérature française, un exemple illustre. Cédant à la mode du jour, j'ai passé mes vacances à écrire une « vie » : celle de Jean Racine. Racine est vraiment le type de ces écrivains hésitants et partagés, que sollicite tout à tour les arguments des deux camps adverses. Toute leur destinée est engagée dans la décision à laquelle ils s'arrêteront enfin. Les péripéties de la lutte que Racine, à ce sujet, soutint contre lui-même sont connues. A vingt ans, il échappa à Port-Royal ; son jeune génie est en pleine révolte contre cette insupportable contrainte ; et lorsque Nicole, dans sa lettre sur *Les Imaginaires*, attaque violemment les faiseurs de romans et de comédies, Racine jette feu et flamme. Nicole avait écrit : « Que les qualités de romancier et d'homme de théâtre qui ne sont pas fort honorables au jugement des honnêtes gens sont horribles étant considérées d'après les principes de la religion chrétienne et les règles de l'Évangile. Un faiseur de romans et un poète de théâtre est un empoisonneur public, non des corps mais des âmes des fidèles, qui se doit regarder comme coupable d'une infinité d'homicides spirituels ».

A ce coup droit, Racine répondit par deux lettres trop peu connues, d'une verve et d'une méchanceté sans égale. Pour excuser Racine de n'avoir pu souffrir, sans crier, une doctrine si intransigeante, n'essayons point de nous persuader qu'il avait affaire ici à la rigueur inhumaine des jansénistes. Sur ce point, Nicole ne faisait que développer la doctrine de saint Augustin ; et Bossuet,

dans sa lettre au Père Caffaro sur la comédie, ne montre pas plus de douceur. Lorsque Bossuet affirme que le succès de la comédie et du roman vient de ce que chacun y voit, y sent l'image, l'attrait, la pâture de ses propres passions, que lui répondre ? Au vrai, Racine n'a montré tant de fureur contre Nicole que parce qu'il s'est senti touché à mort. Pendant des années, nous le voyons se débattre, jusqu'à ce qu'il succombe, à trente-huit ans, qu'il cède, qu'il renonce à peindre les passions.

Renoncement dont bien peu d'écrivains sont capables. Celui de Racine, d'ailleurs, n'est pas si simple qu'on l'imagine. Un homme qui porte en lui une œuvre, est-il libre de ne pas la mettre au monde ? L'auteur qui renonce à écrire, c'est peut-être qu'il n'avait plus rien, comme on dit, dans le ventre ; c'est qu'il ne lui restait qu'à se répéter, qu'à s'imiter lui-même — ce que font d'ailleurs la plupart des écrivains sur le retour qui, après avoir donné tout ce qu'on attendait d'eux, après s'être délivrés de leur message, continuent leur ponte régulière parce qu'ils ont du métier et parce qu'enfin il faut vivre.

Pour réduire au silence un écrivain dans sa période féconde, il n'existe aucune force humaine ; il y faudrait une puissance surnaturelle. Encore ignorons-nous si la Grâce a pu triompher une seule fois d'un écrivain en mal d'écrire. La conversion d'un homme de lettres se traduit presque toujours par une activité redoublée. Il tire le plus d'exemplaires qu'il peut de l'exemple qu'il donne au monde. Nous attendons encore ce miracle d'un écrivain que Dieu réduise au silence.

En vérité, les meilleurs d'entre nous sont pris entre deux feux. Ils tiennent les deux bouts de cette chaîne : d'une part, certitude que leur œuvre ne vaudra que si elle est désintéressée, que si elle n'altère pas le réel sous prétexte de pudeur et d'édification ; d'autre part, sentiment de leur responsabilité envers des lecteurs que, du reste, en dépit de leurs scrupules, ils ne laissent pas de souhaiter le plus nombreux possible. A un bout de cette chaîne, il y a une certitude : il n'existe pas d'œuvre romanesque qui vaille en dehors de la soumission absolue à son objet qui est le cœur humain. Il faut avancer dans la connaissance de l'homme, se pencher sur tous les abîmes rencontrés sans céder au vertige, ni au dégoût, ni à l'horreur. Une certitude, disons-nous. Au contraire, à l'autre bout de la chaîne, il n'y a qu'un sentiment, du moins pour ceux qui n'adhèrent pas à une foi religieuse, car pour les chrétiens, une seule âme troublée, une seule âme exposée à sa perte, voilà qui engage l'éternité. Nous verrons tout à l'heure de quelles raisons un auteur chrétien peut se payer pour ne point s'interrompre de peindre les passions. Mais les non-chrétiens, eux, s'ils ne peuvent se défendre de se sentir obscurément responsables, ils n'ont pas beaucoup de mal à inventer des sophismes pour se persuader que cette crainte de scandaliser ne se rattache à rien de réel. Avant d'aller plus loin, je voudrais leur rappeler que ce sentiment correspond au contraire à une réalité profonde ; et que si la question semble plus grave pour les écrivains qui ont la foi, elle intéresse aussi les incroyants ; et précisément dans la mesure où ils ne croient qu'en l'homme, où ils ne connaissent au monde aucune autre réalité que l'humain.

Il y a quelques années, une revue avait posé cette question aux gens de lettres : « Pourquoi écrivez-vous ? » La plupart répondirent par des boutades, comme celle de Morand : « J'écris pour être riche et honoré. » C'était s'amuser à confondre les motifs immédiats avec les plus profondes raisons.

Cette raison profonde n'apparaît être dans l'instinct qui nous pousse à ne pas demeurer seuls. Un écrivain est essentiellement un homme qui ne se résigne pas à la solitude. Chacun de nous est un désert : une œuvre est toujours un cri dans le désert, un pigeon

(1) Élément d'une conférence que je fis l'an dernier à la tribune des Conférences Cardinal-Mercier. Je ne l'écrivais plus, aujourd'hui, sous cette forme ; toute la question se ramène pour moi désormais à ceci : purifier la source.

lâché avec un message à la patte, une bouteille jetée à la mer. Il s'agit d'être entendu, fût-ce par une seule âme. Il s'agit que notre pensée, et, si nous sommes romancier, que nos créations, qui sont la part la plus vivante de nous-mêmes, soient accueillies par d'autres intelligences, par d'autres cœurs, soient comprises, soient aimées. Un auteur qui vous dit : « J'écris pour moi seul, il m'est indifférent d'être ou non entendu... » c'est un orgueilleux qui nous trompe ou qui se trompe lui-même. Tout homme souffre d'être seul. L'artiste est celui pour qui et en qui cette souffrance prend corps. Baudelaire a raison d'appeler les artistes des *phares* : ils allument un grand feu dans les ténèbres ; ils brûlent eux-mêmes pour que le plus possible de leurs frères soient attirés.

Les artistes, et en particulier les gens de lettres, constituent la race la plus friande, la plus affamée de louanges qui soit au monde. Un homme de lettres n'est jamais rassasié de compliments. Il ne faut pas d'ailleurs les en mépriser : car ce n'est pas chez la plupart le signe d'une âme basse ; au contraire, s'ils ont tant besoin qu'on les loue, c'est qu'ils doutent d'eux-mêmes, c'est qu'ils ont le sentiment très vif du néant de leur ouvrage et qu'ils ont besoin d'être rassurés.

Mais entre tous les compliments que nous pouvons faire à un écrivain, si nous voulons voir éclater sur son inquiète figure le maximum de contentement, il faut lui dire : « Vous, monsieur, qui êtes si admiré de la jeunesse... » Alors il se gonfle et s'épanouit. Car l'écrivain, en apparence le plus détaché, c'est cela qu'il souhaite par-dessus tout ; et s'il n'obtient pas cette audience de la jeunesse, il considère qu'il a manqué sa destinée.

Où, rien ne compte à ses yeux que cela : atteindre les autres hommes et, parmi eux, ceux qui peuvent être encore influencés, dominés, les jeunes cœurs encore hésitants et qui n'ont pas reçu leur forme définitive ; laisser une empreinte sur cette cire vivante, déposer le meilleur de soi-même dans ces êtres qui lui survivront. Car si l'artiste crée pour ne pas demeurer seul, il ne lui suffit pas d'atteindre d'autres êtres : il veut les rendre semblables à lui ; il veut susciter en eux sa propre image, sa propre ressemblance ; et cela au delà même de la tombe.

N'en croyons pas la fausse humilité des écrivains : le plus modeste d'entre eux n'aspire à rien moins qu'à être immortel, le moins prétentieux a la prétention de ne pas mourir tout entier. Ceux qui affectent de ne point tenir à ce qu'ils font et d'écrire leurs poèmes sur des feuilles de papier à cigarette, c'est dans l'espoir secret que, plus légers, leurs poèmes seront portés par le vent jusqu'aux rives les plus lointaines. L'artiste veut échapper à son désert durant sa vie, mais aussi il veut échapper à la solitude totale de la mort. Quand ce ne serait qu'un livre, quand ce ne serait qu'une page, qu'une ligne, ah ! que quelque chose de nous ne périsse pas, qu'une jeune bouche humaine, dans les siècles des siècles, se gonfle encore du chant que nous avons inventé. Et ce n'est pas seulement eux-mêmes que les artistes ont l'ambition de faire vivre jusqu'à la consommation du temps, mais aussi leur amour. Ils poussent l'audace jusqu'à prétendre imposer aux hommes futurs la vision du visage qu'ils ont aimé.

*Je te donne ces vers afin que si mon nom
Aborde heureusement aux époques lointaines,
Et jait rêver un soir les cervelles humaines,
Vaisseau favorisé par un grand aquilon...*

Mais si telle est la passion de l'écrivain d'atteindre le plus grand nombre possible d'hommes dans le présent et dans le futur, et de les marquer profondément, — même sans être chrétien, en doit-il se sentir responsable envers ceux qu'il atteint ? Ou, pour laisser de côté ce terme de responsabilité, qui ne saurait avoir la même signification pour un incroyant et pour un chrétien — peut-il se désintéresser de ceux dont il a infléchi dans tel ou tel sens la destinée ?

En vérité, nous ne connaissons aucun écrivain digne de ce nom, même parmi les moins religieux, qui s'en désintéresse vraiment. Ce n'est pas que cette considération influe sur leur ouvrage ni qu'elle les pousse à refréner leur curiosité ou l'audace de leur peinture. Mais ils se persuadent que toute œuvre vraie, conforme au réel, ne peut qu'être bonne. Flaubert n'ambitionnait aucune autre gloire que celle de démorisateur. André Gide aujourd'hui ne renierait pas ce titre. Est-ce à dire que ces auteurs et ceux qui leur ressemblent ont la volonté de faire du mal ? Nullement ; mais ils ne s'entendent pas avec nous sur ce qui est le bien

et sur ce qui est le mal. A leurs yeux, une œuvre qui scandalise est presque toujours une œuvre qui délivre. L'écrivain leur apparaît comme une sorte de démon bienfaisant qui rompt les bandes-lettres des morales dont les hommes sont ligotés, qui restitue la liberté et l'aisance à nos mouvements. Ce n'est point ici le lieu de montrer qu'aux yeux du chrétien ces écrivains errent dans la mesure où ils ne tiennent pas compte du dogme de la chute, où ils ne tiennent pas compte de ce qu'il y a de souillé, de corrompu dans l'homme ; de ce qu'il y a de virulent et de terriblement contagieux dans les plaies que la littérature nous découvre avec une croissante audace.

Il n'empêche que le roman n'est rien s'il n'est pas l'étude de l'homme et qu'il perd toute raison d'exister s'il ne nous fait avancer dans la connaissance du cœur humain. Le romancier doit-il donc par scrupule altérer l'objet même de son étude et, pour qu'aucune âme ne soit troublée, doit-il falsifier la vie sur laquelle il se penche ?

Je sais qu'il existe plus d'une manière d'esquiver la question. Mais ne nous rassurons pas sur cette excuse hypocrite que nous n'écrivons pas pour les petites filles et que nous ne sommes pas tenus de faire concurrence à M^{me} de Ségur, née Rostopchine. Hélas ! les lecteurs qui ont atteint l'âge de raison sont ceux que les livres troublent le plus dangereusement. Souvent, mieux vaudrait être lu par des petites filles qui mangent leur pain en tartines et qui ne pensent pas à mal, que par des jeunes gens en pleine effervescence. On aurait peine à imaginer les lettres qu'un écrivain peut recevoir. Après la lecture d'un de mes livres, *Genitrix*, un garçon m'a envoyé son portrait avec cette dédicace : « A l'homme qui a failli me faire tuer ma grand'mère ». Il m'expliquait, dans une lettre, que cette vieille dame ressemblait tellement à l'héroïne de *Genitrix*, qu'il avait été à deux doigts de l'étrangler pendant son sommeil. Comment protéger de pareils lecteurs ? L'abbé Bethléem lui-même n'y peut rien : c'est aux grandes personnes bien plus qu'aux enfants qu'il faudrait interdire la lecture des ouvrages romanesques.

Au vrai, les écrivains qui truquent le réel pour édifier le lecteur et qui peignent des êtres sans aucune vérité pour être sûrs de n'être pas immoraux, n'atteignent que rarement leur but. Car il ne faut pas oublier qu'ils ne sont pas les seuls auteurs de leurs romans : le lecteur collabore avec le romancier et y ajoute souvent des horreurs à l'insu de celui-ci. Nous serions stupéfaits si nous savions exactement ce que deviennent nos personnages dans l'imagination de cette dame qui nous parle de notre livre. Je ne crains pas de dire qu'aucun livre ne m'a plus profondément ému qu'un très chaste roman que j'adorais quand j'avais quatorze ans et qui s'appelait *Les Pieds d'argile*. C'était l'œuvre d'une vieille demoiselle pleine de vertu mais aussi d'imagination et de sensibilité : Zénaïde Fleuriot. L'héroïne des *Pieds d'argile* répondait au beau nom d'Armelle Trahec. C'était une jeune personne rousse avec des taches de son sur la figure. Ces taches de rousseur, je les ai, depuis, distribuées généreusement à mes propres héroïnes. Quand un journaliste me demande quels maîtres m'ont le plus influencé, je parle de Balzac et de Dostoïewski, mais je n'ose pas parler de M^{lle} Zénaïde Fleuriot.

Ceci pour rappeler que le diable ne perd jamais ses droits, et qu'on peut imaginer qu'au jour du Jugement, si beaucoup d'écrivains auront à répondre des âmes qu'ils ont troublées, d'autres auteurs seront bien étonnés aussi du retentissement imprévu qu'auront eu dans certains esprits leurs plus chastes ouvrages.

Cette collaboration du lecteur avec le romancier qui n'est jamais la même, qui varie avec chaque individu, rend presque insoluble la question des bons et des mauvais livres. Je crois que seul un romancier est bien placé pour en juger. Pour ma part, je sais d'expérience, par des lettres et par des confidences reçues, que celui de mes livres où l'on a découvert, avec raison sans aucun doute, d'excessives audaces, et qui a été le plus sévèrement jugé, est aussi celui qui a le plus agi sur certaines âmes, dans le sens religieux. Tous les livres, les meilleurs et les pires, n'oublions pas qu'ils sont des armes à deux tranchants et que le lecteur inconnu en joue d'une manière qu'il nous est impossible de prévoir. Il nous est impossible de prévoir si ce qui sera blessé en lui ce sera le libertin, le débauché, ou au contraire l'homme honnête et pieux. Chaque être humain compose son miel selon sa loi : il va de livre en livre, de doctrine en doctrine et prend ce qui lui est bon. Il se cherche lui-même dans les livres, jusqu'à ce qu'il se soit trouvé. Les jeunes hommes qui se sont tués après avoir

lu *Werther*, n'eussent-ils pas fini par découvrir ailleurs une raison de céder à ce vertige mortel? Goethe n'est pas responsable de leur mort. Chacun de nous recrée, recompose ses lectures à l'image de son propre cœur et il s'en fait une idée qui ne vaut que pour lui seul. Cela sans doute m'est particulier; mais de l'œuvre de Proust, immense et putride, ce que je retiens par-dessus tout, c'est l'image d'un trou béant, la sensation d'une absence infinie. Dans l'humanité proustienne, ce qui me frappe, c'est ce creux, ce vide, enfin l'absence de Dieu. Voilà ce que j'y vois parce que je suis chrétien, alors que d'autres peut-être s'y peuvent satisfaire des plus troubles images. Et c'est pourquoi il reste aux misérables hommes de lettres, il leur reste d'espérer que le mal qu'ils auront fait leur sera pardonné en faveur du bien qu'ils auront fait aussi, le plus souvent à leur insu.

Ainsi je m'efforce de me rassurer. Mais enfin la sincérité envers soi-même est la vertu de notre génération. Osons donc regarder notre mal en face. Tout ce que je viens de dire n'empêche pas que nous consentions à ce métier de peindre les passions. Les passions sont l'objet de notre étude et nous ne vendons nos livres que parce que des milliers de cœurs goûtent à cette peinture une trouble joie. Saint Augustin nous avoue qu'il trouvait dans les comédies : « l'image de ses misères, l'amour et la nourriture de son feu... » Point n'est besoin, pour répandre ce feu dans le monde, de se complaire à des peintures obscènes : « Ne sentez-vous pas, dit Bossuet, qu'il y a des choses, qui sans avoir des effets marqués, mettent dans les âmes de secrètes dispositions très mauvaises, quoique leur malignité ne se déclare pas toujours d'abord? Tout ce qui nourrit les passions est de ce genre : on n'y trouverait que trop de matière à la confession, si on cherchait en soi-même les causes du mal ». Et Bossuet ajoute : « Qui saurait connaître ce que c'est en l'homme qu'un certain fond de joie sensuelle, et je ne sais quelle disposition inquiète et vague au plaisir des sens, qui ne tend à rien et qui tend à tout, connaîtrait la source secrète des plus grands péchés. »

Cette source secrète des plus grands péchés, nierons-nous que c'est elle que presque toujours l'artiste sollicite? Sans doute, ce n'est pas chez lui un dessein longuement mûri, il ne prémédite rien; mais à la lumière de ce texte admirable de Bossuet, nous comprenons mieux ce que veut dire aujourd'hui un André Gide lorsqu'il affirme qu'aucune œuvre d'art ne se crée sans la collaboration du démon. C'est toujours ce fond de joie sensuelle, c'est toujours cette disposition inquiète et vague aux plaisirs des sens qui ne tend à rien et qui tend à tout, c'est toujours sur cela que compte l'écrivain pour toucher et pour émouvoir. Chez le lecteur, chez cet adversaire qu'il doit coûte que coûte conquérir, l'écrivain entretient des intelligences; il a en tout homme, et surtout en tout jeune homme, en toute femme, un complice qui est ce désir d'alanguissement, ce goût de l'émotion, cette soif de larmes. Encore une fois, je ne crois pas qu'il existe un seul romancier digne de ce nom qui pense à cela en écrivant et qui, de propos délibéré, s'applique à troubler les cœurs. Mais un sûr instinct l'aiguille; tout son art se dépense à atteindre cette source secrète des plus grands péchés et il l'atteindra d'autant plus sûrement qu'il a plus de génie.

Faut-il donc cesser d'écrire? Même si nous sentons qu'écrire est notre vocation profonde? Même si la création littéraire nous est aussi naturelle que de respirer et si c'est notre vie même? Peut-être quelque docteur détient-il le mot de l'énigme; quel qu'un peut-être sait-il comment un romancier scrupuleux peut échapper à ce dilemme : ou altérer l'objet de son observation, falsifier la vie, ou risquer de répandre le scandale et le trouble dans les âmes.

Disons-le franchement : un écrivain que déchire ce débat ne trouve à peu près personne pour le prendre au sérieux. A sa gauche, ce ne sont que moqueries et haussements d'épaules. On se refuse même à considérer un problème qui ne se pose pas. On nie que l'artiste ait aucun autre devoir que celui de réaliser, d'accomplir une belle œuvre et qu'il puisse avoir d'autre souci que celui d'approcher le plus possible de la vérité psychologique. A sa droite, osons dire que l'écrivain trouve une pire incompréhension. Ici on n' imagine même pas qu'il connaisse certains scrupules ni qu'il obéisse à des motifs nobles. La première fois que de pieux journalistes vous traitent de pornographe et vous accusent d'écrire

des obscénités pour gagner de l'argent, il est difficile de n'être pas suffoqué. Du temps que j'étais naïf, j'ai voulu ouvrir mon cœur sur ce sujet à de très hauts et très saints personnages. Mais dès les premiers mots, j'eus la certitude qu'ils ne faisaient aucune différence essentielle entre moi et, par exemple, l'auteur de la revue des *Folies-Bergère*. D'ailleurs je ne m'en suis nullement scandalisé : il y a pour ceux qui ont charge d'âmes un nombre presque infini de problèmes plus urgents que le problème esthétique, et il serait ridicule de leur en vouloir de n'y point attacher autant d'importance que nous le souhaiterions.

Mais enfin il est un écrivain catholique qui a mesuré toute l'importance de ce problème et qui s'est efforcé de le résoudre. Je ne saurais suivre ici dans tous ses méandres la pensée de M. Jacques Maritain. Mais voici quelques lignes, extraites de son livre : *Art et Scholastique*, où il semble délimiter exactement le domaine propre au romancier inquiet de sa responsabilité : La question essentielle, dit-il, n'est pas de savoir si un romancier peut ou non peindre tel aspect du mal. La question essentielle est de savoir à quelle hauteur il se tient pour faire cette peinture et si son art et son cœur sont assez purs et assez forts pour le faire sans connivence. Plus le roman moderne descend dans la misère humaine, plus il exige du romancier des vertus surhumaines. Pour écrire l'œuvre d'un Proust comme elle demandait à être écrite, il aurait fallu la lumière intérieure de saint Augustin. Hélas! c'est le contraire qui se produit et nous voyons l'observateur et la chose observée, le romancier et son sujet en concurrence d'avilissement.

Ainsi s'exprime M. Jacques Maritain; et tout le monde sans doute s'accordera à juger qu'il pose bien la question; tout le monde, sauf précisément les romanciers (1). Dans ces lignes, il ne tient pas compte de l'essentiel, il néglige de considérer les lois mêmes de la création romanesque. « L'observateur et la chose observée », dit-il. En somme, il assimile le romancier penché sur le cœur humain au physiologiste penché sur une grenouille ou sur un cobaye. Pour lui le romancier est aussi détaché de son sujet que l'est l'homme de laboratoire de la bête dont il ouvre délicatement le ventre. Or l'opération du romancier et celle de l'expérimentateur sont d'un ordre absolument différent. M. Jacques Maritain en est resté, pour le roman, aux vieilles conceptions du naturalisme. Au vrai, cette connivence du romancier avec son sujet, contre laquelle il nous met en garde, est indispensable, elle est la condition même de notre art. Car le romancier, le vrai, n'est pas un observateur, mais un créateur de vie fictive. Il n'observe pas la vie, il crée de la vie, il met au monde des êtres vivants; il ne songe pas à prendre de la hauteur; il cède à la tentation de se confondre et en quelque sorte de s'anéantir dans sa créature : s'identifier à sa créature, pousser la connivence jusqu'à devenir elle-même.

Mais, nous dira-t-on, si le romancier détient les vertus surhumaines que souhaite pour lui Maritain, ses créatures ne sauraient être viles; issues d'un créateur honnête et pur, elles ne sauraient être abominables. Un bon arbre ne donne pas de mauvais fruits. Que le romancier travaille à sa réforme intérieure et ce qui sortira de lui ne pourra devenir un objet de scandale. Sans doute; mais remarquons en passant que la vertu surhumaine n'est point d'une pratique facile pour les hommes en général et pour les

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, M. Jacques Maritain m'a répondu dans le *Roseau d'or* (n° 30) : « Est-ce à dire que, selon moi, le romancier doit s'isoler lui-même de ses personnages, les observer du dehors, comme un savant suit dans son laboratoire les expériences qu'il a instituées? Allons donc, est-ce que le personnage existerait s'il ne vivait en son auteur, et son auteur en lui? Ce n'est pas en vertu d'une simple métamorphose, mais bien d'une analogie profonde, qu'il convient de placer l'art du roman dans la lumière théologique du mystère de la création proprement dite. »

Et plus loin :

« Le rôle du romancier n'est pas celui du savant. Le savant ne répond que des notions, ne s'occupe que de la vérité. Il ne s'adresse qu'à un public limité de lecteurs spécialisés. »

« Le romancier répond d'une influence pratiquement illimitée. Il n'a que rarement pour lecteurs ceux pour lesquels est fait son message (et qui sont en petit nombre). Il le sait. Il s'en plaint. Il en profite. Il y tient. Cette illimitation du public rend le problème de plus en plus difficile... »

Plus loin, Maritain dénonçant en moi une tendance au Manichéisme, écrit : « Le Sang rédempteur, qui d'un homme peut faire un ami de Dieu, peut bien, s'il les touche, exorciser l'Art et le Roman. »

Je me rends compte, aujourd'hui, de ce que je dois à la profonde charité que m'a témoignée Jacques Maritain dans ces pages du *Roseau d'or*.

romanciers en particulier. Et puis un homme profondément vertueux ne commencerait-il d'abord par ne pas écrire de romans? Car, s'il est un véritable artiste, il se sentira incapable de tourner de fades histoires édifiantes, dépourvues de toute vérité humaine et, d'autre part, il sait bien qu'une œuvre vivante sera forcément troublante : le romancier le plus chaste ne risque-t-il de retrouver quelquefois dans ses créatures les désirs qu'il a refoulés, les tentations qu'il a vaincues? De même que des hommes admirables ont souvent des fils indignes, le plus honnête romancier s'effraye de ce que le pire de lui-même s'incarne parfois dans les fils et dans les filles de son esprit. Et c'est pourquoi un chrétien fervent osera décrire de haut les passions dans un sermon ou dans un traité, mais non pas dans un roman où il s'agirait bien moins de les juger et de les condamner, que de les montrer à même le sang et la chair. Rien ne peut faire que le feu ne brûle. Henri Perreyve, à peine sorti du collège, parle dans une lettre à son ami Charles Perraud : « de ce vice de volupté dont le nom seul fait défaillir nos cœurs de dix-sept ans ». Si le nom seul en fait défaillir ces adolescents, que sera-ce d'une peinture, même la plus retenue?

Me dira-t-on qu'il n'y a point que le vice à peindre, que l'homme a ses misères mais qu'il a aussi sa grandeur; qu'il existe enfin de belles âmes dont on peut écrire l'histoire? Certes je suis loin de partager l'opinion de Gide lorsqu'il soutient qu'on ne fait pas de bonne littérature avec les beaux sentiments : on n'en fait pas de meilleure avec les mauvais; ce qu'il faut dire, c'est qu'on ne fait pas facilement de bonne littérature avec les seuls beaux sentiments, et qu'il est peut-être impossible de les isoler pour en faire une peinture édifiante. L'ambition du romancier moderne est en effet d'appréhender l'homme tout entier avec ses contradictions et avec ses remous. Il n'existe pas dans la réalité de belles âmes à l'état pur : on ne les trouve que dans les romans, je veux dire : dans les mauvais romans. Ce que nous appelons une belle âme, ne l'est devenue qu'au prix d'une lutte contre elle-même, et jusqu'à la fin elle ne doit pas cesser de combattre. Ce qu'elle doit vaincre en elle, cette part mauvaise d'elle-même dont il importe qu'elle se détache, existe pourtant et il faut que le romancier en tienne compte. Si le romancier a une raison d'être au monde, c'est justement de mettre à jour chez les êtres les plus nobles et les plus hauts, ce qui résiste à Dieu, ce qui se cache de mauvais, ce qui se dissimule; et c'est d'éclairer, chez les êtres qui nous paraissent déçus, la secrète source de pureté.

Il n'en est pas moins vrai que des hommes existent qui se sont définitivement vaincus : les saints appartiennent au romancier au même titre que tout ce qui est vivant. Pourquoi ne peindrions-nous pas des saintes et des saints comme l'ont fait — ou voulu faire, Benson et Fogazzaro, Baumann et Bernanos? Mais ne pourrait-on soutenir que sur ce seul point, sur celui de la sainteté, le romancier perd ses droits? Pour qui prétend écrire le roman de la sainteté, il ne s'agit plus seulement de créer des hommes, il s'agit de tenter cette suprême folie de réinventer en quelque sorte l'action de Dieu sur les âmes. Or, il semble que, sur ce point, le romancier sera toujours vaincu par la réalité, — je veux dire par les saints qui ont réellement vécu. Saint François d'Assise, sainte Catherine de Sienne, les deux saintes Thérèse, la Grande et la Petite, tous les grands mystiques rendent témoignage d'une réalité, d'une expérience qui dépasse infiniment le pouvoir du romancier.

Chaque fois que l'un de nous a voulu réinventer, dans une fiction romanesque, les cheminements de la Grâce, ses luttes, sa victoire, nous avons toujours eu l'impression de l'arbitraire et du truquage. Rien de moins saisissable que le doigt de Dieu dans le cours d'une destinée. Non qu'il soit invisible, mais ce sont des touches si délicates qu'elles disparaissent dès que nous les voulons fixer. Non, Dieu est imitable, il échappe à la prise du romancier. Je demeure persuadé que l'admirable et exceptionnelle réussite d'un roman comme celui de Bernanos, *Sous le soleil de Satan*, tient précisément à cela que le saint qu'il nous montre n'est pas un véritable saint : cette âme tourmentée, bourrelée, erre à l'extrême bord du désespoir. Ou peut-être cet abbé Donissan est-il, si vous le voulez, un vrai saint; mais alors Bernanos, obéissant à son instinct de romancier, a fini par découvrir, par mettre à jour chez ce prédestiné, la secrète féline, la déviation par quoi il se rattache, en dépit de ses vertus héroïques, à l'humanité pécheresse. L'échec de la plupart des romanciers qui ont voulu donner la vie à des saints, vient peut-être de ce qu'ils se sont exténués à peindre des êtres sublimes, angéliques, inhumains, alors

que leur chance unique aurait été de s'attacher à mettre en lumière ce que la sainteté laisse subsister de misérablement humain dans une créature humaine et qui est le domaine propre du romancier.

En lisant la vie des grands saints, j'ai longtemps été préoccupé par les manifestations qui me paraissaient excessives de leur humilité. Il me semblait que des âmes élevées à un si haut degré de perfection et qui pratiquaient les vertus les plus héroïques, ne pouvaient pas être tout à fait sincères quand elles proclamaient leur misère et leur indignité, et qu'elles prétendaient se ravalier au-dessous de toutes les autres créatures. Mais je suis persuadé, maintenant, que la sainteté est, avant tout, lucidité. « Il faut aller jusqu'à l'horreur quand on se connaît », écrivait Bossuet au maréchal de Bellefonds. A mesure que les saints avancent dans la double connaissance de Dieu et de leur propre cœur, ils ont une vision si aiguë de leur indignité, qu'ils s'abaissent, qu'ils s'anéantissent par le mouvement le plus naturel. Ce n'est pas assez de dire qu'ils croient être des misérables; ils le sont, en effet, et c'est leur sainteté qui leur en donne la claire vision. Ils voient dans la lumière de Dieu ce qu'est réellement l'homme, même sanctifié, et ils en ont horreur (1).

Un véritable romancier, qui ne s'attacherait qu'à peindre des âmes de saints, rejoindrait donc tout de même l'humain, c'est-à-dire le périlleux. Il n'éviterait pas la rencontre de certains abîmes. Il y a souvent un vice jugulé, dominé, à la source de vies admirables. On l'a dit à propos des révoltés, des grands hérétiques. Mais c'est vrai aussi d'hommes d'une vie très sainte et très pure.

* * *

Il arrive ainsi que ce romancier pris entre deux feux, et dont je viens de décrire les difficultés, connaisse à certaines heures une tentation à laquelle j'avoue de bonne grâce qu'il ne cède presque jamais : la tentation du silence. Oui, se taire enfin, interrompre cette lourde et trouble confiance, ne plus lâcher dans le monde des créatures souvent malades et qui propagent leur mal, — consentir enfin à ce sacrifice que nous admirons dans Jean Racine.

Bossuet dit qu'il n'est rien de si différent que de vivre selon la nature et de vivre selon la grâce : le romancier, s'il est religieux, souffre de ce débat qui déchire tous les chrétiens; mais il est, chez lui, plus aigu, plus tragique. Car, en définitive, comment consentirait-il au silence? S'il ne s'y résout presque jamais, sans doute faut-il tenir compte des très patvres et très sordides raisons qui attachent un homme à son métier, surtout lorsque ce métier, comme celui de littérateur, flatte la vanité, notre goût de la gloire, et rapporte des avantages de plusieurs sortes. Mais il faut tenir compte aussi de cette nécessité qui oblige le véritable homme de lettres à écrire. Il ne peut pas ne pas écrire. Il obéit à une exigence profonde, impérieuse. Nous ne résistons pas à des êtres qui s'agitent en nous, qui prennent corps, qui demandent à vivre. Ils demandent à vivre, et nous ne pouvons décider d'avance quelle âme ils auront. Nos critiques les plus sévères devraient méditer et s'efforcer de comprendre ce mot de Goncourt : « On n'écrit pas le livre qu'on veut. » Non, on n'écrit pas le livre qu'on veut (mais on écrit, hélas! le livre qu'on mérite...) Nos censeurs nous accablent comme si notre ouvrage dépendait entièrement de notre volonté libre, comme si nous décidions délibérément d'écrire un bon livre ou un mauvais livre, un récit édifiant ou scandaleux. Ils ne paraissent avoir aucune idée, même très lointaine, de ce qu'il y a de mystérieux, d'imprévisible, d'inéluctable dans toute création romanesque. Le besoin d'écrire finit par devenir, chez l'homme de lettres, une sorte de fonction presque monstrueuse à laquelle il ne peut plus se soustraire. Ce dessin, naguère, servait de réclame à un chapelier : un lapin vivant était introduit dans une machine et à l'autre extrémité il sortait des chapeaux. La vie s'engouffre ainsi dans le romancier : désirs, douleurs, et rien ne peut empêcher qu'un livre naisse de cet afflux incessant. Même s'il se retire du monde, s'il ferme les yeux, s'il se bouche les oreilles, son passé le plus lointain fermentera. Il y a dans l'enfance

(1) A l'appui de mon opinion, je trouve cette page sur les épreuves de la vie ultime dans l'admirable livre d'une abbesse de Solesmes : *La vie spirituelle et l'oraison* : « L'âme a la certitude qu'aucune faute nouvelle ne lui est échappée; elle sait que Dieu lui a témoigné maintes fois un immense amour... mais la lumière nouvelle qui oppresse son infirmité lui révèle si évidemment sa misère, qu'elle est impuissante à retirer la moindre consolation et le moindre secours de ces souvenirs. Il lui semble qu'elle n'a rien fait de bien et de bon, qu'elle est comme pétrée d'imperfection et de mal... »

et dans la jeunesse d'un homme né romancier de quoi alimenter une œuvre immense. Non, il n'appartient à personne d'arrêter le cours de ce fleuve qui sort de nous.

Sans doute, nos livres nous ressemblent profondément, et on a le droit de nous juger et de nous condamner d'après eux. On a répété souvent le mot de Novalis : « Le caractère, c'est la destinée. » Eh bien, de même qu'il existe un lien étroit entre le caractère d'un homme et les événements de sa vie, le même rapport se retrouve entre la nature d'un romancier et les êtres, les événements qu'enfante son imagination. Ce qui n'empêche pas que de ces êtres et de ces événements il n'est pas plus le maître absolu qu'il ne l'est du cours de son propre destin.

Mais que ce « drame du romancier catholique » est donc compliqué à plaisir par les gens de mon espèce ! Le plus humble prêtre me dira, après Maritain : « soyez pur, devenez pur, et votre œuvre aussi reflétera le ciel. Purifiez d'abord la source et ceux qui boiront de son eau ne seront plus malades... » Et je donne finalement raison à l'humble prêtre.

FRANÇOIS MAURIAU.

Religions de contrebande

Les sectes protestantes ont pour la plupart un assez long passé derrière elles. Elles ont toutes d'ailleurs derrière elles le passé de l'Église catholique, dont la puissance spirituelle les porte toujours.

A côté d'elles, dans la prairie de Barrès où s'agitent les forces religieuses indisciplinées, des sectes naissent encore tous les jours. Le phénomène est curieux à observer. Vieux tabous, terreurs millénaires de l'humanité, frustes aspirations de primitifs vers la joie des dieux, illusions de capter les forces divines, tout cela remue encore dans d'obscures profondeurs de la conscience humaine. C'est tout cela qui se déchaîne dans les entreprises religieuses de managers névrosés.

Une enquête menée par un psychologue dans les milieux d'initiés modernes serait intéressante. Les noms de Papus, d'Eliphas Lévi, de Gabriel Delanne, de Rochas, d'Annie Besant, d'Irving S. Cooper, sont des noms de prophètes. On lit toujours la Kabbale. Les « occultistes » espèrent forcer les portes de la Sorbonne et des universités. On vise à relayer à la fois la science officielle et la religion catholique ; et un jour, qui sait, la science, menacée comme le christianisme, nous tendra loyalement la main pour qu'ensemble nous défendions les droits de l'esprit et les frontières du bon sens. Certes, il nous paraît incroyable aujourd'hui qu'on prenne au sérieux l'occultisme, qu'il soit spirite ou théosophique ou métapsychique, ou qu'il rêve « d'une fusion harmonieuse de ces tendances en un occultisme contemporain vraiment mondial, et qui serait comme une religion nouvelle et définitive à l'Humanité en train, sur d'autres plans, de s'internationaliser » (1). Mais tout est possible dans le désarroi des civilisations qui renoncent à progresser par le voie normale de l'intelligence claire et qui refusent le sacrifice en face de la jouissance matérielle.

Nous rêvons à notre tour. Pourrait-elle n'être pas définitive, la victoire que le christianisme a remportée, dans son premier élan, sur toutes ces religions imitées, contrefaites, qui s'engendraient l'une après l'autre lorsque les grandes religions nationales des peuples civilisés eurent prouvé leur insuffisance ? Ce qui est mort est bien mort. Quelque chose de nouveau pourrait naître.

(1) *Encyclopédie des sciences occultes*, Paris, Georges Anquetil, 1925, p. 13

si le christianisme n'avait en lui une force jeune, qui se refait sans cesse et le rejette sans cesse sur la route du progrès des civilisations. Quelque chose pourrait naître, mais ce ne serait pas l'occultisme ; car l'occultisme n'est qu'un sursaut de vie artificielle dans des cadavres, dans ces vieilles contrefaçons de la religion, la magie, la gnose, les cultes mystérieux et licencieux.

Cependant, les tentatives que l'on fait pour ranimer les religions de contrebande nous prouvent qu'il y a quelque intérêt à méditer leur ruine et les causes naturelles de leur échec.

Le grand Origène, qui fut un des premiers à dire nettement pourquoi le christianisme était le maître de l'heure et de l'avenir, et qui sut prévoir l'inanité des autres cultes, écrit ceci : « Simon » (le magicien de Samarie) s'est imaginé que s'il accomplissait des miracles pareils à ceux de Jésus, il aurait sur les hommes la puissance que Jésus a conquise dans les masses. Mais ni Celse, ni Simon n'ont été capables de comprendre comment Jésus, dans les terres de la Raison divine, a pu enseigner la grande partie de la Grèce et du monde barbare, et les remplir de sa doctrine qui détourne l'âme du mal et la conduit au Démiurge du monde (1).

Voilà, exactement caractérisé, le contraste entre les religions de contrebande et le christianisme. D'un côté, une religion parfaitement équilibrée de raison humaine et de Raison divine, tournée vers le bien moral, magnifique instrument par lequel Dieu fait son œuvre dans le monde, une Religion capable de faire monter l'humanité, et de l'autre, une officine de miracles.

* * *

Il nous faut reprendre et développer ce considérant d'Origène dans le jugement qu'il prononce, à la requête de la raison, sur tous les cultes larvés du paganisme. Nous n'avons en vue avec lui que les gnostes et les sectes magiques de l'empire romain. Mais l'histoire est un recueil de sentences qui font jurisprudence.

Les fondateurs et les prophètes de ces cultes ont été, à des degrés divers d'ailleurs, des charlatans. Tous, ils ont couru le miracle, ils l'ont cherché pour lui-même, pour l'émotion qu'il procure et plus souvent pour le bénéfice qu'il rapporte. C'est pourquoi ils n'ont pas résisté à la tentation de bluffer leur clientèle. Celle-ci, qui s'est vengée pourtant en désignant d'un mot unique le magicien et le charlatan, le *goûtes*, ne leur retira pas sa confiance.

Naïveté d'un côté, absence de scrupules de l'autre, il y aurait fatalement des dupes et des dupeurs : « Ces deux effrontés fripons, écrit Lucien de Samosate à propos de deux magiciens qui méditent de fonder un nouvel oracle, disposés à toute espèce de crimes, avaient aisément compris, en s'associant, que la vie des hommes est soumise à des tyrans impérieux, l'espérance et la crainte, et qu'un homme qui saurait à propos exploiter l'une ou l'autre arriverait vite à la richesse » (2). Il y avait des habiles dans l'antiquité comme maintenant. Les habiles d'aujourd'hui ne misent guère que sur la puissance de l'argent : ceux de l'antiquité s'adressaient aussi à la magie, source d'honneur, de richesses et de joies faciles.

Les textes ne nous manquent pas qui nous permettent de nous représenter les séances données par les célèbres magiciens. Pour quelques oboles, au milieu de la place publique, ils chassaient les démons, exsufflaient les maladies, évoquaient les âmes des héros, offraient des repas imaginaires. La foule aguichée, ils vendaient leurs charmes, leurs anneaux magiques et leurs recettes. Ils avaient plus d'un tour dans leur sac ; ils marchaient sur les eaux, passaient à travers le feu, volaient, ouvraient des portes fermées ou brisaient des chaînes. Ils se rendaient invisibles et prenaient diverses formes. Ils animaient des statues.

En tout cela on ne découvrirait que des tours assez grossiers.

(1) C. CHRIS., V, 72

(2) ALEXANDRE, 8

Plus intéressantes paraissent être les séances d'hypnotisme. Les hypnotiseurs ont dû se prendre à leur propre jeu, et de nos jours encore, on n'ose définir exactement en cette matière les frontières du possible et de l'impossible, Nigidius Figulus, un homme savant et respectable au demeurant, de rang sénatorial, ami de Cicéron, faisait de l'hypnotisme. Il se servait, comme médiums, d'enfants qu'il mettait, par des incantations, en état de sommeil hypnotique. Il paraît qu'ils révélaient alors des secrets. Fabius perdit un jour une bourse de cinquante deniers et vint consulter Figulus. Celui-ci endormit ses sujets et ils découvrirent où la bourse était enterrée et même l'usage que l'on avait fait de la somme d'argent qui en avait été distraite.

Il y eut tant de miracles dans ce monde de philosophes, de héruges, de magiciens et de prêtres des divinités orientales que le christianisme dut se faire pardonner les siens. Ce ne fut pas difficile. Il suffisait de faire remarquer que le Christ et les apôtres n'avaient jamais « travaillé » volontiers dans le miracle, qu'ils n'avaient jamais agi par ostentation, qu'on leur avait arraché le plus souvent, par force, des guérisons et des bienfaits et que c'était toujours par la puissance de Dieu qu'ils avaient modifié légèrement, dans un cas déterminé, le cours naturel des choses. La force de Dieu n'agit pas comme celle des magiciens; elle est « ordre » et elle est ordonnée à des fins supérieures; Dieu n'amuse pas son public.

La vraie religion a bien autre chose à faire que des miracles saugrenus. Puissance de Dieu insérée dans le monde, suivant une expression chère à saint Paul, pour le salut de l'humanité, elle spiritualise le genre humain. Dire qu'elle le moralise est fausser la perspective. Elle lui enseigne une vie profonde, supérieure, qui n'est pas de cette terre ni de ce monde. Elle le divinise, mais non pas comme les magiciens l'avaient rêvé. Elle le divinise, en commençant par l'humilité. Et si vous voulez faire une enquête, je suis sûr que vous ne trouverez pas l'humilité chrétienne dans les religions de contrebande.

LUCIEN CERFAUX.
Professeur à l'Université de Louvain
et au Séminaire de Tournai.

Le Bon Dieu dans le Bled⁽¹⁾

— Le livre de Jean de Vincennes?

— Oui, Mademoiselle. Jean de Vincennes encore et toujours, puisqu'aussi bien il persiste à se cacher derrière ce pseudonyme devenu transparent comme une gaze légère. Il y a un an, je vous entretenais de ses *Pauvres vies*, que depuis vous avez lues avec autant d'avidité que de plaisir, et recommandées à vos meilleures amies. Je vous signalais, à cette occasion, que Jean de Vincennes était un auteur divers et décrivait avec un même talent « les lamentables réalités qui font des environs de Paris un des champs d'investigation les plus étonnants qui soient pour un sociologue doublé d'un chrétien ».

Cette description, la voici : *Le Bon Dieu dans le Bled*, c'est Jean de Vincennes dans la ceinture rouge de Paris. Mais entendons-nous. Jean de Vincennes non plus acteur comme dans les *Pauvres vies*, mais spectateur dans ces invraisemblables lotissements disséminés autour de la capitale, et enquêteur auprès de ce clergé de Seine-et-Oise, « héros splendides et misérables », qui se tue

à ramener vers Dieu des hommes que l'ignorance, plus encore que la malice, égare et dresse contre Lui.

Les lotissements. Par-delà les fortifications et la « zone », s'étendant jusqu'à trente kilomètres de Paris, des domaines sont morcelés à l'infini. Une publicité séduisante y attire un monde d'ouvriers et de petits employés, heureux de pouvoir fuir l'atmosphère homicide de la ville. Ils arrivent, chargés de famille souvent, et ils construisent sur leurs quelques mètres carrés des baraques, presque toujours, sans confort et sans hygiène, au milieu de la plaine. De pauvres routes, guère d'eau, pas d'éclairage. Passe encore, l'été. Mais l'hiver vient; la pluie, la neige, la bise transissent les cabanes mal jointes; les pistes se transforment en cloaques; la maladie bouscule les huis branlants et s'assied aux plus pauvres chevets.

« On est seul, atrocement, dans la commune misère, parmi les milliers de maisonnettes isolées. La rancœur, la colère, la haine montent. »

Les sentiments mauvais s'exaltent et s'exaspèrent à chaque voyage quotidien à Paris; la cité éblouit, moins peut-être par sa lumière et par son luxe que par la profusion de ces plus élémentaires commodités de la vie dont ceux-là seuls savent le prix qui en sont privés.

Exploitant le contraste et les misères, le communisme se développe autour de Paris. Les lotissements se peuplent de révoltés. « Une mentalité générale se crée, particulièrement dangereuse. »

La révolte gronde dans ces 200 ou 300.000 poitrines qui, hors de la ville, avaient cherché l'espace et le grand air — et n'ont trouvé qu'une plus grande oppression. C'est l'Eglise et la société française que menace la fureur contenue des nouveaux barbares.

En face d'eux « et seuls, avec quelques fidèles admirables groupés autour d'eux, perdus dans l'innombrable banlieue, des prêtres héroïques défendent Dieu et la France ».

L'étendue de la misère physique et morale qui peuple les lotissements, — la splendeur du dévouement qui s'y dépense, — les conditions et l'énormité de la lutte qui se livre entre deux esprits aux marches mêmes de la suprême civilisation, — c'est tout cela que révèle le livre de Jean de Vincennes.

Je voudrais en retenir l'un ou l'autre fait, et quelques idées. Et d'abord, l'atrocité foncière de certains dénuements.

« La navrante cabane d'un Italien. Des morceaux de planches, aux fentes mal bouchées, forment les cloisons. La porte bâille, la fenêtre est de guingois. Les carreaux brisés sont remplacés par des boules de papier. A l'intérieur, des gosses trébuchent sur nos pieds. La maison se compose de deux pièces, à peine séparées. La terre sert de plancher. On voit le ciel à travers le toit. »

« Sur deux lits de fer rouillés, de vieilles et crasseuses couvertures d'écurie sont étendues en désordre. »

« Au milieu de cette abominable misère vit une famille : père, mère et six enfants. Sur un lit, un paquet de loques remue. C'est un enfant de quelques mois que la mère a couvert d'un essieu-mains crasseux pour le protéger contre les mouches... »

L'indigence morale ensuite. Mais est-il nécessaire d'insister? Il faut un minimum de bien-être pour pratiquer la vertu. Dans les circonstances où vivent la plupart des « lotis », les conditions d'existence sont telles que l'héroïcité n'est pas monnaie courante. Et doit-on s'étonner qu'en certains endroits on compte jusqu'à 60 pour cent d'unions libres?

L'ignorance absolue des choses religieuses. « La difficulté, voyez-vous, continue le vicaire en roulant à côté de moi, la grosse difficulté, c'est de toucher les gens. Nous ne rencontrons plus guère d'hostilité, mais de l'ignorance. C'est presque pis. Les jeunes ne savent même plus pourquoi nous sommes là. Alors, il faut le leur montrer. »

Et on le leur montre à la manière à la fois simple et admirable du curé de Blanc-Mesnil, qui résume ainsi son programme : « Je ne veux qu'aider tout le monde et rien d'autre. On a besoin de moi? Il n'y a qu'à venir. Je ne fais pas de chichis. Je ne m'occupe

(1) Un vol., 254 p. Beauchesne, Paris.

pas des pourquoi ni des comment. Je ne suis qu'un petit curé du bon Dieu. Pas la peine de compliquer, il y a trop de malheureux sur la terre.

Ainsi l'on vainc l'hostilité, ainsi l'on instruit l'ignorance.

Cette dernière a d'ailleurs besoin d'être instruite d'autre façon encore :

— Qu'est-ce que la Sainte-Trinité?

— C'est une station de métro, M'sieur le Curé.

— ???

— Oui, place de la Trinité.

— Et Adam, tu connais?

— Dame, j'vous crois, M'sieur le Curé, c'est un copain qui travaille dans mon usine...

Ignorance le plus souvent sans méchanceté. Et quelle rondeur, et quelle candeur dans certains retours de brebis perdues!

— Ne vous frappez pas, M'sieur le Curé, annonce un jour un ouvrier au desservant de Villepinte-Vert-Galant. Je viens pour un mariage. J'ai un gosse et puis un autre en route, il n'est plus bien loin, j'veux me marier.

— C'est bien, mon ami, mais il va falloir en mettre un coup et nettover ça.

— Ça va, M'sieur le Curé. Je vous dirai que je suis un vrai voyou, mais je ne sais pas comment l'expliquer. Vous ne pourriez pas m'aider?...

Dénuement physique, indigence morale, ignorance religieuse. Qui donc peut juger avec rigueur les défaillances, les révoltes même qu'on pourrait s'étonner de ne pas rencontrer en de semblables conditions?

Aussi est-ce une œuvre d'intelligence, à la fois, de charité et de tact infini, de ramener ces âmes aux points essentiels d'une religion qu'elles connaissent si peu ou si mal.

Et combien l'œuvre d'initiation ou de réadaptation est fragile! Non seulement l'ambiance est déplorable et subversive, mais les exemples du dehors ne contribuent pas plus souvent qu'il ne faut à l'édification de la population des lotissements.

Paris est proche. La grand'route s'ouvre, invitante, aux automobilistes qui étouffent dans la capitale.

— On voit passer à une allure de bolide des individus vêtus comme des explorateurs, ou des femmes élégantes. Dans une des voitures, un homme, en maillot de bain, est étalé entre deux femmes.

— Voyez-vous, c'est malheureusement cela qui fait ceci, dit le vicaire, avec tristesse.

« Cela, c'était l'automobiliste au débrailé agressif, et ceci, la plaine révoltée. »

Ceux-là qui s'étonnent ou s'indignent ne devraient-ils pas peut-être, les premiers, se frapper la poitrine?

Et l'on voudrait que dans tant de misère et d'abandon, d'ignorance, le mensonge et la haine ne fassent pas leur œuvre!

Le communisme, menace vague et terrible, est propagé par quelques individus, plus aigris, plus haineux et surtout mieux organisés que les autres, parfois même mieux payés; ils ne représentent, sans doute, qu'une couche superficielle de la mentalité générale, mais ils font peur...

Minorité, mais minorité agissante et sans scrupules, elle régit en maîtresse un troupeau qui n'attend qu'un chef pour devenir une troupe.

Désespérer?

Non, si l'on sait où gît le mal, et comment y remédier.

Pour ramener la foule, proclame l'abbé Géan, curé de Palaiseau, il faut voir clair et vouloir fort.

Voir clair.

Le problème n'est pas propre aux lotissements, quand même il s'y poserait avec plus d'acuité qu'ailleurs. Le problème est de partout, en cet après-guerre. L'équation de Brunetière est plus vraie que jamais : la question sociale est une question morale, et la question morale est une question religieuse. La religion catholique peut assurer le redressement nécessaire, sans lequel il n'est point de salut possible, ni de paix véritable.

Vouloir fort.

Assurer par la religion le salut de ceux que les mauvais bergers

cherchent à perdre, c'est le programme et le devoir des dépositaires élus de la doctrine du Christ. C'est l'œuvre indispensable de l'élite, appelée à ne réaliser une tâche féconde qu'au prix d'une abondante générosité personnelle. Exemple d'abord, apostolat ensuite. Apostolat, don de soi-même, acte d'amour pur que seul le Christ peut inspirer et féconder.

Le problème communiste est un problème bourgeois. La masse sera ce qu'est l'élite.

C'est dire la grandeur du rôle imparti, à la génération de la guerre, et la responsabilité que portent sur leurs épaules des hommes devant lesquels l'alternative se pose : ou tâcher de sauver la société au prix du généreux et constant sacrifice de leur personne — ou s'effondrer avec elle dans une coupable inertie.

« Vous serez ou vainqueur ou vaincu; vous ne serez pas pacifique ici-bas », a dit Ozanam.

L'heure est venue et le devoir s'impose d'être moins pacifique que jamais.

Vicomte CH. DU BUS DE WARNAPPE.

Le drame de Pascal

Nul plus que Pascal, dans la première période de sa vie, ne fut ardent à juger, à se jeter de toute sa raison dans les disputes de la science et de la foi; et c'est le trait de cette nature impétueuse que d'aller d'une volée jusqu'à l'extrême du parti où elle s'engage. Le voilà environ sa vingt-troisième année, converti de tête, converti par les idées bien plus que par le cœur à une doctrine âpre et forte qui se donne comme la vérité même — la vérité méconnue — et qui, aux yeux de ce jeune fanatique, a le privilège d'être en lutte contre l'autorité; elle a, en outre, le prestige de n'être pas la religion ordinaire, mais celle d'une élite, ce qui est bien fait pour séduire un intellectuel, avide de distinction. Se rattacher à l'étroite chapelle de Saint-Cyran, appartenir à ce petit groupe d'hommes sincèrement religieux et austères et qui prétendent refaire le monde dut flatter l'esprit de Pascal en le convainquant de sa propre excellence. Dès l'abord la rigueur de la doctrine exalte sa raison; mais en dépit du rôle agressif qu'elle suscite en cette âme violente qui ne fait pas les choses à demi, il est visible qu'il songe moins alors à se réformer lui-même qu'à réformer les autres, semblable à ces commençants, dont parle saint Jean de la Croix, qui s'emportent plus contre les fautes d'autrui que contre leurs propres fautes. Et la preuve que cette première conversion ne tient guère, c'est que, ses ardeurs retombées, il s'engage dans le désordre du monde, avide de tout ce qu'il peut lui offrir.

Mais l'épreuve de la vie mondaine pouvait-elle abolir tout ce qu'il y avait eu là de secret et de fort? Une intelligence si exigeante et si entière devait bien vite déceler, sous les propos d'un Méré, la présomption et l'artifice; et si Montaigne le retient plus longtemps, il ne laisse pas d'en apercevoir les limites. Ces brillants esprits, il les accuse de manquer de hardiesse, car il est de ceux qui vont jusqu'au bout des idées et les vivent. Faudrait-il, pour être vraiment leur fidèle, tomber dans les honteuses débauches d'un Desbarreaux ou se satisfaire de l'indifférence d'un Miron? L'âme ardente de Pascal ne saurait y consentir et la notion même qu'il a de l'homme ne lui donne que de la répugnance pour de tels abaissements. Aussi sent-il bientôt un grand mépris du monde et un dégoût presque insupportable de toutes les personnes qui en sont : peu à peu il rompt les attaches qu'il y a, et il n'est point jusqu'à ses continuels souffrances qu'il ne tourne à profit pour s'éloigner de ces inutilités et s'animer à la vertu. Ce redoublement de maux qui le point, il l'accueille comme une grâce, et au plus fort de ses douleurs, il élève vers Dieu cette *Prière pour le bon usage*.

des Maladies qui s'achève en supplication déchirante : « Je m'adresse à vous, Dieu tout-puissant... C'est Dieu même que je demande... Ouvrez mon cœur, Seigneur; l'idée du monde y est tellement gravée que la vôtre n'est plus connaissable... Entrez dans mon cœur et dans mon âme. »

Dieu va bientôt répondre à l'appel de cette âme meurtrie, en l'illuminant de sa présence et de sa grâce dans la fameuse soirée du 23 novembre 1654. Pascal sait désormais qu'il y a loin de la connaissance à l'amour de Dieu, mais au seuil de cette seconde conversion, il lui faut encore passer par la voie janséniste avant de marcher seul sur le chemin de la perfection et de parvenir à l'héroïsme chrétien. Quand il est sorti de la vanité et des amusements du monde, c'est à Port-Royal, en effet, qu'il a trouvé, avec les douceurs de la retraite, le climat moral le plus propre à le guérir. Cette foi dominatrice, exigeante, que lui a découverte M. Singlin, son directeur, était celle qu'il fallait à son âme, où les jeux contrastés de la géométrie, du stoïcisme, du pyrrhonisme, de l'épicurisme, d'Épictète et de Montaigne avaient passé sans pouvoir lui celer son impuissance et son dégoût. C'est là que sa foi tiède et morte s'est exaltée, vivifiée. Sa méditation religieuse, aux heures les plus pathétiques de sa vie, rien ne peut faire qu'elle ne se soit nourrie de l'*Augustinus*, du traité d'Arnauld sur la fréquente communion, et surtout des écrits de Saint-Cyran; voilà les livres qu'il a lus, qu'il a trouvés, quand il a eu soif de certitude. Il ne les a pas abordés en savant, en docteur, en esprit curieux, mais en homme inquiet, qui cherche son aliment, son bien, sa substance, et qui songe avant tout à sa propre édification. Janséniste, Pascal l'a donc été d'abord, de tempérament, d'expérience, plus que de doctrine. Le système, comme tel, lui échappait; disons plus, il ne l'intéressait pas.

Singulière préparation pour entrer dans les disputes avec les théologiens de Sorbonne, batailler contre les Molinistes, les Thomistes, trancher de la grâce efficace, de la grâce suffisante et de pouvoir prochain... Et ne fallait-il pas que ces messieurs de Port-Royal eussent épuisé leurs propres arguties, qu'ils sentissent leur cause perdue, condamnée, pour qu'en appelant de l'opinion des doctes à l'opinion du monde, ils confiaient leur défense à cette recrue du dehors? Ils connaissaient le prix de la conquête: ils utilisaient ce beau talent, mais en redoutaient les écarts. Au vrai, Pascal ne leur inspira jamais une entière sûreté: pour tout dire, il n'était pas de chez eux.

Ami de ces hommes qu'il admirait comme des chrétiens d'une espèce supérieure, Pascal, lui, a lutté avec eux, pour eux, sans ménagement et sans réserve; mais rien ne peut faire qu'il ne reste indépendant jusque dans la mêlée. La tactique d'un parti, ses variations, ses distinctions sont sans prise sur l'impétuosité d'une âme de cette espèce. On n'incline pas le sentiment d'un Pascal alors même qu'il s'offre et se prodigue. Les événements et les rencontres, quelque distraction qu'ils imposent à un tel esprit, jamais ne le détournent de son âme ou de ce progrès intérieur qu'inlassablement il poursuit. Au bout des âpres querelles d'un parti dont il a d'abord partagé les passions, il y aura pour Pascal une conquête, une soumission plus fervente, une conversion plus totale.

C'est qu'au fort du combat, un drame plus secret se joue dans l'âme de Pascal; il y engage le plus intime de son être. Que l'homme soit de nature irrémédiablement déchu, il le sait d'expérience et d'usage; que la délectation de la concupiscence soit puissante, que seule celle de la grâce soit plus forte, que l'état de grâce soit un état de dualité, de combat, que la volonté divine puisse seule assurer l'œuvre de notre salut, il l'a éprouvé au vie de lui-même; et que peuvent là-contre toutes les querelles scolastiques? Lui, Pascal, ne sait-il pas, mieux que ces moines disputeurs, ce que c'est que de subir « le charme victorieux du monde et les délices

du péché », de trouver « plus de douceur dans les plaisirs de la terre que dans ceux de l'union avec Dieu? N'a-t-il pas cruellement senti, pendant de trop longs jours, l'impuissance de sa volonté propre et les misères de sa nature? et n'est-ce pas une grâce spéciale, unique, et non point la simple grâce suffisante que Dieu lui a accordée dans cette soirée du 23 novembre 1654, où il l'a illuminé d'une indicible joie? Certitude. Paix. Jésus-Christ, Jésus-Christ. Je m'en suis séparé. Que je n'en sois jamais séparé. Il ne se conserve que par les voies enseignées par l'Évangile. » Toute la doctrine de Pascal est là, inscrite en ligne de feu, et toute la dialectique des *Provinciales* s'alimente à cette source brûlante. Il ne s'agit donc pas de théologie, mais d'expérience religieuse, et pour Pascal, c'est à la pratique dans la morale que toute la religion se termine. Connaître et pratiquer la perfection de la morale, il n'a pas d'autre objet. D'où son irritation contre les casuistes. Car il ne lui faut pas longtemps pour s'apercevoir qu'il n'y a rien en matière de mœurs qui ne touche au fond même de la religion. A quoi tend la casuistique? A faire des pécheurs sans pénitence, des justes sans charité, un Dieu sans pouvoir sur la volonté, une prédestination sans mystère, à rendre vaine la croix du Christ. C'est toute la vie religieuse qu'il l'accuse de corrompre à sa source.

Ainsi au fur et à mesure qu'il s'avance, il sent par lui-même la grandeur du combat où il est engagé. C'est au fond de la religion qu'il a touché. Il ne s'agit plus désormais des intérêts d'une secte, mais de sa vie et de son tout. Alors Pascal se dresse seul et nu, toute l'âme hors de son corps blessé. Il se croit désigné, élu, choisi par Dieu lui-même, dont la volonté s'est manifestée dans le miracle de la Sainte-Epine et la guérison de sa nièce Marguerite Périer. Il lance ses superbes invectives à la face du monde: « Je suis seul contre trente mille? Point: gardez, vous la cour, vous l'imposture; moi la vérité. C'est toute ma force; si je la perds, je suis perdu. Je ne manquerai pas d'accusations et de persécutions. Mais j'ai la vérité et nous verrons qui l'emportera! » Dernier sursaut de cette intraitable nature; isolement pathétique qui fait les hérésiarques, mais au terme de l'engagement, il n'y a plus rien que l'émouvante solitude de l'homme, rejeté par ses excès mêmes dans l'unique retrait, face à face avec son Créateur: « Je ne suis attaché ni à quelque communauté, ni à quelque particulier que ce soit; je n'espère rien du monde, je n'en appréhende rien, je n'en veux rien », dit-il, et c'est pour confesser: « Grâce à Dieu, je n'ai d'attaches qu'à la seule Église catholique, apostolique et romaine, dans laquelle je veux vivre et mourir et dans la communion avec le Pape, son souverain chef, hors de laquelle je suis très persuadé qu'il n'y a point de salut. »

Au cours de ces ardents débats dont les *Provinciales* ont prolongé l'écho dans la mémoire des hommes, c'est une expérience décisive que Pascal a conduite. Tout sert, tout a servi. Cette violente dépense de passions a purgé ses passions. Les souffrances et les meurtrissures de la lutte, dont il porte les stigmates en sa chair, lui ont fait mieux sentir ses faiblesses, les misères de l'orgueil, l'aveuglement de son zèle, la précarité des triomphes humains. Pascal, qui était entré dans le combat, poussé par le désir de vaincre, en est sorti vaincu, mais instruit, humilié par son succès plus encore que par sa défaite, mais purifié, apaisé et d'une telle paix que les préludes de la mort pourront seuls désormais l'introduire à un plus haut amour.

HENRI MASSIS.

Nous prions instamment nos abonnés dont l'abonnement vient à échéance de vouloir bien verser fr. 47.50 à notre compte-chèque 48916. (Pour les membres du clergé le prix est de fr. 37.50.)

Victor Hugo : l'Exil

" Napoléon le Petit "

et

" Les Châtiments " (1)

Nous avons laissé Hugo devant la tombe, devant sa fille. De 1843 à 1852 il ne publia rien. La douleur n'avait point tari sa veine. De cette période silencieuse datent nombre de pièces qui paraîtront plus tard dans les *Contemplations*, les *Quatre Vents de l'Esprit*, et, après sa mort, dans *Toute la Lyre*. Il écrivit alors *Torquemada*, une première version du *Pape*, des *Petites épopées*, qui compteront parmi les plus beaux poèmes de la *Légende des Siècles*. Il compose une partie des *Misérables*, qui sont d'abord intitulés les *Misères*. Pourquoi ne donne-t-il rien au public? La souffrance lui en a peut-être enlevé le goût pendant quelque temps. Puis il a réagi, et ses ambitions politiques l'ont sérieusement occupé.

Dans sa jeunesse, nous l'avons vu, il s'était cru royaliste et catholique. C'était le temps, où il écrivait que l'histoire n'avait de sens et de poésie que vue du haut des idées monarchiques et des croyances religieuses. Mais même alors il écrivait, mélangé, il est vrai, dans les *Mémoires d'un jeune Jacobite*, « Jérusalem et Salomon, choses mortes; Rome et Grégoire VII, choses mortes; et il y a Paris et Voltaire. » Ni Pelletan de la gauche, ni Cuvillier-Fleury de la droite ne se sont laissés prendre à ces premières manifestations, d'ailleurs très sincères, d'un tout jeune homme. L'un a raison de dire qu'il avait déjà un génie républicain, mais qu'on ne dégage pas d'un coup la logique de sa propre nature; l'autre, que sa pensée avait toujours été socialiste au fond. C'est la vérité même. Le jeune homme ne s'en rendait pas compte. Ni son *Cromwell*, ni sa *Marion de Lorme* ne l'en avertissaient, et autour de lui on n'y prenait pas garde. Mais depuis son *Ode à la Colonne* de 1827, ce républicain inconscient, ce socialiste qui s'ignorait était avant tout un bonapartiste. La Révolution de 1830 l'émançipa. La liberté littéraire qu'il revendiquait le conduisait à la liberté politique. Et peut-être ce qu'il y avait de républicanisme dans son bonapartisme se fût-il plus vigoureusement affirmé si le chef du parti républicain, Armand Carrel, — cet Armand Carrel qui avait poussé le libéralisme jusqu'à porter les armes contre son pays, — n'avait voué une véritable haine à son œuvre de poète. Il prévoyait que la République, qui n'était pas encore mûre, aurait l'Europe dans un siècle; et Lamennais disait *Amen*. Il écrivait à Sainte-Beuve que cette République, proclamée par la France à l'Europe, serait la couronne de leurs cheveux blancs; et Sainte-Beuve sentait déjà dans cette lettre le tribun percer sous le songeur. Il perceait partout, dans son *Claude Gueux*, dans *Notre-Dame de Paris*, dans le *Roi s'amuse*, dérision de la royauté française, dans *Marie Tudor* où le seul personnage loyal était un homme du peuple, dans *Ruy Blas* où le héros représentait, paraît-il, le peuple affamé de justice. Il avait percé, dès 1831, dans les *Feuilles d'automne* où il s'écriait :

Je hais l'oppression d'une haine profonde.
Aussi, lorsque j'entends dans quelque coin du monde
Sous un ciel inclément, sous un roi meurtrier,
Un peuple qu'on égorge appeler et crier...
Alors, oh! je maudis dans leur cour, dans leur antre,
Ces rois dont les chevaux ont du sang jusque au ventre.

C'est déjà l'accent des *Châtiments* et de la *Légende des Siècles*. La chute des Bourbons avait ravivé l'espoir de voir le duc de Reichstadt monter sur le trône; et nous savons que le poète remit à un émissaire du roi Joseph, qui vivait depuis quinze ans en Amérique, une lettre où il formulait sa pleine adhésion à l'Empire libéral. Mais la mort de l'Aiglon affermit la nouvelle dynastie. L'interdiction du *Roi s'amuse* l'en écarta. L'intérêt que le duc d'Orléans manifestait aux lettres et l'admiration de la duchesse, Hélène de Mecklembourg-Schwerin, pour le poète des *Feuilles d'automne* et des *Chants du Crépuscule* l'y ramenèrent.

(1) Conférence prononcée à la tribune des *Conseillers Cardinal Mercier* à Bruxelles.

et il devint un familier du pavillon de Marsan. Lorsqu'il se présenta pour la quatrième fois à l'Académie, le duc intervint près du comte Molé et épargna aux académiciens la honte et le ridicule de lui préférer encore un Empis quelconque. Son discours académique de réception étonna par l'ambition politique qu'il laissait éclater et que confirma presque immédiatement la conclusion de son ouvrage sur le *Rhin*, où, au milieu d'images grandioses, de rapprochements imprévus, d'analogies effarantes, il préconisait, pour assurer l'équilibre européen, une étroite alliance franco-germanique qui nous donnerait le vieux fleuve. La mort du duc d'Orléans porta un rude coup à ses espérances; mais, bien qu'un acte législatif eût attribué le droit de régence au duc de Nemours, une régence de la princesse Hélène était toujours possible, et la princesse lui restait fidèle. Ce fut elle qui triompha de la mauvaise volonté de Louis-Philippe et lui obtint la pairie le 13 avril 1845, jour anniversaire de la catastrophe de Neuilly. La reconnaissance de Hugo ne se démentit jamais (1); et nouveau pair de France, il approcha plus souvent le vieux roi. Il voulait le gagner: c'est lui qui fut gagné. Il admira ce vieillard qui avait beaucoup vu, qui était très fin, et laborieux, probe, dévoué au bien du pays, un des meilleurs hommes que nous ayons eus à notre tête. Il s'est acquitté envers lui dans un admirable chapitre des *Misérables* ou pour une fois il s'éleva à la dignité de l'historien. On a eu raison de dire que des réformes qu'il a connues, la monarchie constitutionnelle de Louis-Philippe est celui qui lui donna le plus satisfaction.

Il ne joua aucun rôle à la Chambre des pairs. Il y avait mal débuté. Il n'y était pas depuis deux mois que surpris par M. Biard en conversation criminelle avec Mme Biard, menacé d'un procès retentissant, il eût été obligé de donner sa démission si Louis-Philippe n'avait lui-même apaisé le mari, qui était peintre, en lui commandant des fresques qu'il paya sur sa cassette particulière. Il dut garder le silence pendant assez longtemps. Les quatre discours qu'il prononça plus tard furent peu appréciés. Ce ne sont que des variations lyriques sur des thèmes politiques. Hugo ne laisse rien à l'improvisation. Tout est pesé et calculé. Abondance d'antithèses et pas une qui n'ait été soigneusement taillée par ce puissant diamantaire. Il est souvent maladroit en homme qui expose une idée parce qu'elle lui plaît et que son imagination s'en est emparée, mais sans se soucier des conséquences. Dans l'actualité la plus pressante, comme il est absorbé par le souci du développement oratoire et ne se préoccupe guère des intérêts qui sont en jeu, il trouve le moyen d'être étonnamment inactuel. Qu'il ait souvent causé de l'impatience à ses auditeurs, c'est très compréhensible. Une assemblée politique ne se réunit pas pour écouter des morceaux de poésie ou des généralités éloquentes. Mais que de médiocrités dans une assemblée politique, et de médiocrités envieuses, saisissent l'occasion de vexer et d'humilier l'homme qu'elles sentent supérieur! Les assemblées politiques, après tout, ne sont pas si difficiles en fait d'éloquence. Essayez de lire ceux qu'elles consacrent grands orateurs: on rougit des pauvretés de pensée, des clichés misérables, des bassesses d'esprit, des mensonges qui ont été salués d'approbations et d'applaudissements. Les discours de Hugo valent mieux que ça. La chambre des pairs se montra à peu près correcte à son égard; l'Assemblée nationale ne sut pas avoir pour lui le minimum de déférence que le génie serait en droit d'attendre.

* * *

La Révolution de 1848 l'avait surpris comme elle surprit ses auteurs responsables. La veille encore aucun trône ne paraissait plus solide que celui de Louis-Philippe. Les sociétés secrètes, jadis redoutables, n'existaient plus ou étaient aux mains de la police. Le parti républicain souffrait de ses divisions; le parti

(1) Un de ses recueils posthumes, *Toute la Lyre*, en garde le témoignage. Le poète s'adresse au comte de Paris.

J'ai vu, moi, quand l'angoisse étreignait sa jeunesse,
Comment elle a souffert, comment elle a lutté,
Et j'ai dit dans mon cœur: Cette femme eût été
Archidamie à Sparte et Cornélie à Rome...
Si le sort m'eût donné, douce et charmante loi,
Le grand devoir des fils qu'il te confie à toi,
Oh! comme elle eût dormi, sous ma garde fidèle,
Et lion pour autrui, j'eusse été chien pour elle!

O Ruy Blas! Ce dernier vers m'est aussi désagréable que la phrase où Jean-Jacques regrette de ne pas avoir été le domestique de Fénelon.

légitimiste s'était momifié; le parti bonapartiste était aux trois quarts rallié. Mais l'*Histoire des Girondins* de Lamartine, un des plus mauvais livres du siècle, avait réveillé la fièvre des aventures; et il paraît que la France s'ennuyait. Elle s'ennuyait de vivre en paix et d'être honnêtement administrée. La Révolution éclata à propos d'une réforme électorale et parlementaire dont se moquaient les neuf dixièmes du pays; et, en trois jours, tout fut par terre.

Pendant qu'on arrachait au roi son abdication, Hugo avait essayé de rallier le peuple à la régence de la duchesse d'Orléans: on le hua. La République l'effrayait; il redoutait l'anarchie et tous les excès de la Convention, et, encore convaincu, comme aux jours des *Voix intérieures*, que le poète doit « se maintenir au-dessus du tumulte, inébranlable, austère et bienveillant, indulgent quelquefois, chose difficile, impartial toujours, chose plus difficile », il ne se présenta pas aux élections. Mais les soixante mille suffrages qu'il recueillit le décidèrent à poser sa candidature aux élections complémentaires. Il reconnaissait la République, mais il distinguait deux Républiques, celle du drapeau rouge, qui se propose d'abattre la statue de Napoléon, qui ruine les riches sans enrichir les pauvres, qui abolit la propriété et la famille, qui fait banqueroute, qui nie Dieu; et l'autre, la sainte communion de tous les Français dans le présent et de tous les peuples un jour dans le principe démocratique... Ainsi soit-il!

Il fut élu en même temps que Changarnier, Thiers, Pierre Leroux, Proudhon et Louis-Napoléon Bonaparte qui, au grand étonnement de l'Assemblée, était nommé par quatre départements. Ce fils de la reine Hortense, devenu par la mort du duc de Reichstadt et par celle de son frère aîné une espèce de prétendant, se fit déconsidérer, s'il avait eu de la considération à perdre, dans ses échauffourées de Strasbourg et de Boulogne. Son emprisonnement au fort de Ham l'avait fait connaître, et ses ouvrages comme l'*Extinction du Paupérisme* lui avaient gagné quelques sympathies. A peine paraît-il que l'Assemblée donne des signes de trouble et d'affolement. Elle vote la proscription et se déjoue dans les vingt-quatre heures. Du reste, le moment était tragique. Son insouciance et son goût des surenchères démocratiques avaient provoqué l'effroyable insurrection de juin. Ce ne sont pas seulement les rois « dont les chevaux ont du sang jusqu'au ventre ». La République de 48 dut faire massacrer des soldats et des chefs; elle massacra elle-même des milliers d'hommes et en déporta encore bien davantage. Cavaignac l'avait sauvée. Elle ne le lui pardonna pas. Et maintenant qu'il fallait être un président, tous les regards cherchaient cet inconnu d'hier qui, après avoir donné sa démission, revenait être cette fois par cinq départements. Thiers l'appela le crétin ou l'idiot, mais il se prononçait pour lui, — ce qui est essentiellement démocratique.

Hugo, qui venait de fonder un journal, l'*Evénement*, avec l'aide de Girardin, reçut la visite de Louis-Napoléon Bonaparte le jour même où il emménageait rue de la Tour-d'Auvergne. Il ne put lui offrir d'autre siège que le coffre à bois de son antichambre. Le prince ne tint certainement pas le discours qu'on lit dans l'*Histoire d'un Crime*: « Je ne suis pas un grand homme; je ne copierai pas Napoléon; mais je suis un honnête homme, j'imiterai Washington. Mon nom, le nom de Bonaparte, sera sur deux pages de l'Histoire de France: dans la première il y aura le crime et la gloire; dans la seconde, la probité et l'honneur. » Jamais Louis-Napoléon Bonaparte n'aurait parlé du crime de son oncle, et jamais il n'a fait d'aussi belles antithèses, à moins qu'il ne fût venu chez le poète pour le parodier. Il était venu bien plutôt pour le remercier d'avoir été le fourrier magnifique de son succès. Le prince devait deux visites, l'une à Béranger, l'autre à Hugo: ils avaient contribué plus que personne à propager la légende napoléonienne. Mais il est probable que Louis-Napoléon ne se confondit pas en remerciements. Il n'avait point d'effusion; il se livrait peu; il préférait questionner. Perça-t-il du premier coup les nuées où vivait superbement le poète? Il l'écouta sans doute; il approuva ses antithèses; et Hugo, avec son manque habituel de psychologie, eut le sentiment qu'il touchait à un moment solennel dans l'histoire du monde. Il avait fait à la Chambre des pairs un discours lyrique sur l'avènement d'un pape libéral, Pie IX, et maintenant il tenait un Napoléon également libéral, cette autre moitié de Dieu. Le soir même de cette entrevue, l'*Evénement* désignait le prince à la France, et lui offrait la collaboration du poète. Deux jours après, Hugo était invité au premier dîner que Napoléon donnait à l'Elysée, dîner improvisé, dont on était prié d'excuser la rusticité, dîner d'intimes servi dans une

porcelaine blanche commune avec « une argenterie bourgeoise, usée, grossière ». Au moment où il s'en allait, le Président lui remit, à l'intention de Mme Hugo, des billets d'entrée pour voir la revue du lendemain de la galerie du garde-meuble. Mais déjà Hugo avait éprouvé une déception. A la séance même où Louis-Bonaparte était proclamé, le président de l'Assemblée avait annoncé que le président de la République chargeait Odilon Barrot de composer le ministère; et le poète était sorti, — c'est lui qui nous le dit, — « seul et évité comme un homme qui a manqué ou dédaigné l'occasion d'être ministre ». Vous sentez l'amertume. Il est regrettable, du reste, qu'un Hugo soit écarté d'un honneur qu'ont obtenu tant de remarquables incapacités. Quand des hommes d'un grand talent, à plus forte raison des hommes de génie, brûlent du désir d'être appelés Excellence ou simplement Monsieur le Ministre, les Princes-Présidents et même les Présidents tout court ont bien tort de ne pas les satisfaire. Le ministère de l'Instruction publique est ce qu'il leur faut. Nous dirions aujourd'hui: « Du temps que l'Université avait Victor Hugo à sa tête... » Avouez que la présidence de Napoléon en aurait reçu quelque lustre.

Mais ce prince taciturne, défiant, secret, d'une froideur hollandaise, se conduisit envers Hugo au rebours du bon sens et de la bonne politique. Il n'aurait pas été fâché de l'éloigner: le poète refusa l'ambassade de Naples, et après hésitations, celle de Madrid. Tous ses votes avaient été ceux d'un bourgeois qui craint les socialistes et qui ne demande qu'à restaurer l'Empire. Celui qui, de tous ses biographes, a le mieux dégagé son rôle politique, M. de Lacretelle dira: « Hugo eût été le seul ministre parlementaire capable d'exécuter le coup d'Etat sans manquer à aucun de ses engagements envers la nation. » Il avait refusé de déférer le président au serment; et il lui vota les six cent mille francs annuels qui, en ce temps de l'innocence, indignaient les républicains. Il s'opposa au projet de loi relatif à l'anniversaire de la République qu'il jugeait inutile de célébrer. Il favorisait de tout son pouvoir les ambitions du prince. Puis un jour, dans un discours au sujet des affaires de Rome, il se montra, avec les meilleures intentions, si maladroit, que Napoléon lui fit sentir son mécontentement. La scène fut vive. Cependant, il tenait tellement à son rêve impérialiste qu'il retarda encore la rupture définitive. Elle vint le jour où il fut persuadé que Napoléon ne ferait jamais le coup d'Etat, et où il entrevit pour lui-même la glorieuse possibilité de le remplacer en 1852. Il avait nourri le désir d'être son inspirateur; maintenant il rêvait de le supplanter. Les poursuites intentées à l'*Evénement*, les attaques inconsidérées de la Droite, ses déceptions et ses espérances le jetèrent dans l'opposition agressive, et les mots de *Napoléon le Petit* retentirent à la tribune.

On comprend ce que fut pour lui le Deux Décembre: la ruine complète de ses ambitions politiques; le sentiment d'avoir été la dupe de ce « misérable »; la difficulté d'accorder son présent et son passé d'hier, à moins d'avouer franchement qu'il avait été trompé ou qu'il s'était trompé. Mais cela, il ne l'avouera jamais. Il accusera Napoléon d'avoir violé son serment; mais il ne dira pas qu'il avait refusé de le lui imposer, sans doute parce qu'il jugeait impossible de le tenir. Il l'accusera d'avoir déchiré la Constitution; mais il ne dira pas qu'il avait refusé de sanctionner une constitution aussi funeste. Il l'accusera d'opprimer les journaux, mais il ne dira pas qu'il avait voté contre la suppression du cautionnement. C'est sur Bonaparte, cause de sa plus grande déception morale, qu'il fera retomber la colère que ses propres contradictions ont amassée en lui. Que fut son rôle pendant le coup d'Etat? On a dit que l'entourage de Napoléon s'était entendu pour lui en créer un ridicule. Mais il se l'est donné à lui-même dans cette *Histoire d'un Crime* qu'il ne publia qu'en 1875 longtemps après la mort des principaux témoins et qui est incontestablement son plus mauvais ouvrage. La vérité est que le gouvernement ne voulait point d'affaires avec lui. Mit-on sa tête à prix? Ils ne furent que deux à le croire sérieusement. Lui-même et l'auteur de la *Tour de Nesle* qui était accouru l'en avertir. On se doutait bien que ce bruit le déciderait à franchir la frontière. C'est tout ce qu'on demandait, et on lui en fournit le moyen. Du reste je trouve odieuse la loi d'exil dont il fut frappé. Tant pis pour un gouvernement qui commence par proscrire un des plus grands poètes du pays! S'il finit pas Sedan, on ne le plaindra pas de s'être attiré le pamphlet de *Napoléon le Petit* et les *Châtiments*, les deux premiers livres du proscrit.

Ne nous représentons pas Hugo dans les premiers temps de l'exil, à Bruxelles, comme un sombre Dante qui trouve amer le pain de l'étranger. Ses lettres nous le montrent actif, plein de ressort, agitant des projets considérables, dressant des plans de bataille contre Bonaparte et s'employant, avec une farouche allégresse, à construire cette « citadelle d'écriture » d'où il le bombardera. M. de Lacretelle a rendu à merveille l'impression que nous produisent ses lettres « incroyables » à sa femme. « Du passé il n'est plus question. Il s'en débarrasse en quelques mots et, lorsqu'il s'examine, c'est pour constater qu'il est irréprochable : il n'a trempé dans rien, il n'a pas tenu le pouvoir, il n'a pas hasardé de théories, il n'a pas fait de fautes... Il est permis de se demander si Hugo, d'une manière quelconque, a conscience des réalités qui pèsent sur lui (1). » Sa popularité lui réjouit le cœur. Les proscrits viennent lui demander des conseils. Il reçoit des visites de Parisiens, Dumas, Janin, Ponsard, Emile de Girardin qui s'est déjà rallié à l'Empire, mais pour lequel Hugo aura toujours une exceptionnelle indulgence. Le bourgmestre, M. de Brouckère, à qui il a confié sa crainte que Bonaparte ne le fit enlever par ses sbires, comme dans *Angelo ou Lucrèce Borgia*, le rassure et lui garantit la protection de la police. Il travaille jour et nuit. Il a d'abord écrit, puis récrit *l'Histoire d'un Crime*. Comprend-il que cette histoire déplorablement romancée nuirait à sa cause ? Il la gardera vingt-six ans en portefeuille. Deux semaines lui suffisent à faire *Napoléon le Petit*. N'hésitons pas : c'est le pamphlet politique ou, pour mieux dire, le réquisitoire le plus véhément, le plus implacable que nous ayons dans notre littérature. Mais en le lisant il m'arrive ce qui ne m'arrivera pas en lisant les *Châtiments* : je le discute. Je suis étonné que le Prince-Président, en qui Hugo avait vu un sauveur, soit devenu si vite un bandit exécutable. Le Deux Décembre est peut-être plus qu'une opération de police un peu rude, comme l'appelait Melchior de Vogüé. Et d'abord, il y a eu là dedans trop de police, trop de mouchards, trop d'agents provocateurs, trop de délations, trop de déportations. Les gouvernements où le ministre, le magistrat et le policier collaborent trop étroitement font une vilaine figure. Puis un crime fut commis : la stupide, ignoble fusillade des boulevards ; la force armée tirant sur la foule sans armes. On en tiendra pour responsables jusqu'à un certain point ceux qui, comme Hugo, si on l'en croit, excitèrent la population quand ils auraient dû voir qu'aucune réaction n'était possible et que pousser à la barricade, c'était mener à l'abattoir. Il fallait être aveugle ou fou pour assumer la responsabilité d'un soulèvement populaire. Les républicains forcenés qui voulaient que le peuple s'insurgeât étaient les mêmes qui l'avaient fait impitoyablement massacrer en 1848 parce qu'il avait pris au grand sérieux le droit sacré de l'insurrection. Il refusait maintenant de marcher et les laissait se débrouiller avec leurs principes. Et je ne puis m'empêcher de penser que le crime du Deux Décembre a été bien moins sanglant que les répressions de Juin ; que l'avènement de Napoléon a causé moins de souffrances, moins de morts, que les convulsions de la seconde République, et, songeant aux sept millions cinq cent mille oui du plébiscite, je partage l'opinion de Renan qui ne pouvait comprendre qu'un républicain n'en reconnût pas la valeur. Croyez-vous au peuple souverain ? Et, si vous y croyez, en tant que partisan de la République, comment admettriez-vous que votre souverain se trompât sept millions cinq cent mille fois ? Mais ces millions de suffrages ont été obtenus par la peur ou extorqués. Quel pitoyable souverain, alors ! C'est contre lui qu'il faut prêcher cette insurrection qui, paraît-il, serait un forfait sous la République et un devoir sous l'Empire. Tout cela fait que je résiste à *Napoléon le Petit*, bien que Hugo n'ait peut-être rien écrit de plus éloquent. Non que j'aie la moindre pitié pour les hommes politiques qu'il attaque et qu'il attaquera encore plus tard : c'est aux victimes des hommes politiques que je réserve ma sympathie. Mais le livre repose sur des contradictions qui me gênent, sur des sophismes qui arrêtent toute émotion. Avec les *Châtiments*, c'est autre chose !

Hugo quitta Bruxelles à la fin de juillet 1852. *Napoléon le Petit* allait paraître à Londres. Il avait promis au gouvernement belge de ne lui créer par ses publications aucune difficulté diplomatique ; il tenait sa promesse. Le 5 août, il débarquait à Jersey. « L'arrivée y fut lugubre », nous dit-il. Elle le devint du moins dès les premiers

(1) *La Vie politique de Victor Hugo*, par P. DE LACRETELLE.

jours de l'automne. Au début de son *William-Shakespeare*, il nous a peint la maison où il s'installa avec sa femme, sa fille, ses deux fils. Elle s'appelait Marine-Terrace. Un lourd cube à angles droits qui avait la forme d'un tombeau. Sous son toit en terrasse, « rectiligne, correcte, badigeonnée de frais, toute blanche, c'était du méthodisme bâti. Rien n'est glacial comme cette blancheur anglaise. Elle semble vous offrir l'hospitalité de la neige. On songeait, le cœur serré, aux vieilles baraquas paysannes de France, en bois, joyeuses et noires, avec des vignes ». De la maison on apercevait à droite sur une hauteur une tour qui passait pour hantée ; à gauche, une file de grands troncs d'arbres « adossés à un mur, plantés debout dans le sable, desséchés, décharnés, avec des nœuds, des ankyloses et des rotules, qui semblaient une rangée de tibias ». La plage était toute proche, hérissée de rochers comme ceux de quelques-unes des côtes bretonnes qui prennent des formes animales, gigantesques, monstrueuses. On était enveloppé par la grande voix incessante de la mer. Ce fut dans cette atmosphère saturée d'embrun, dans cette maison dont « la petitesse des fenêtres aggravait la tristesse crépusculaire » que Hugo écrivit les *Châtiments*. Sa vie était encore plus sombre que la maison, plus monotone que l'éternel bruit des flots. Bien plus qu'à Bruxelles, il sentait toute l'amertume de sa défaite, toute l'horreur de l'exil. Ses fils, sa fille Adèle, sa femme se font l'effet de naufragés. Hormis quelques visiteurs ou visiteuses de Paris, et quelques exilés de son monde, — le général Le Flô, Ribeyrolles, un ancien représentant du peuple, Mathé, et un avocat de Lorient, Rattier, — il ne peut que se tenir à l'écart des autres proscrits dont la Société s'est scindée en deux sociétés, la *Fraternité* et la *Fraternité*, « qui ne vivent pas fraternellement ». Elles sont composées de cordonniers, de cabaretiers, de vieux conspirateurs qui semblent avoir vécu dans des caves, d'insurgés de 48 dont Hugo a naguère voté l'exil, de gens dont on ignore la profession, d'étrangers et de déclassés parmi lesquels se glissent des espions, car la police de Paris fait entretenir des mouchards parmi ces pauvres hères. Hugo ne fréquente régulièrement que Pierre Leroux à qui il reste reconnaissant de lui avoir ouvert en 1824, le journal *Le Globe*. Leroux le tutoie, le sermonne, l'irrite de ses critiques fumeuses et indigestes, et lui paraît de moins en moins un grand esprit. Voilà donc où il en est réduit ! Et par la faute, par le crime d'un seul homme, de ce Bonaparte qui se carre à l'Elysée, pendant qu'il vit dans ce tombeau. Il sort ; il va s'asseoir au bord de la mer.

Nous sommes là tous deux, moi rêveur, elle énorme.
Elle attend que je pleure et j'attends qu'elle dorme (1).

Il écrivait à Emile Deschanel : « Ici, l'hiver, tout est sombre, gris, violent, terrible, orangeux. Je n'ai guère autre chose à faire qu'à rager comme le vent et à rugir comme la tempête ». Il avait à se venger. A la fin des *Voix intérieures*, s'adressant à sa Muse, il lui recommandait la patience, mais il voulait qu'en la voyant passer on se demandât sur qui tomberait la foudre suspendue en éclairs dans ses yeux. On le saurait maintenant : sur l'homme de l'Elysée, et pas seulement sur lui, sur tous ceux qui, à l'Assemblée nationale, l'avaient méchamment harcelé de leurs interruptions, l'avaient blessé de leurs sarcasmes, sur le grossier président Dupin aussi bien que sur Rouher, sur Montalembert aussi bien que sur Maupas et sur Saint-Arnaud. Il allait convertir sa rage et ses rugissements en vers impénétrables.

* * *

Si de tous ses recueils il fallait n'en garder qu'un, je crois que je choisirais *Les Châtiments*, parce que j'y retrouve tout ce qui fait la puissance et l'originalité des autres avec quelque chose de plus : la pleine sincérité. Dans ses plus beaux livres, *Les Rayons et les Ombres*, *Les Contemplations* que nous verrons bientôt, je ne suis jamais sûr que le poète n'ait pas retouché complaisamment son portrait moral, qu'il ne se soit pas prêté trop généreusement peut-être des sentiments de douceur, de clémence, de charité, de libéralité. Ici rien de pareil. Tout est vrai. Les attitudes sont vraies ; les cris sont vrais ; les effusions de tendresse pour les victimes sont aussi vraies que les imprécations contre les bourreaux. Ce qui parle, c'est la passion toute pure, une haine irréductible mais si féconde en mouvements de pitié ou d'admiration qu'elle est à l'honneur de celui dont elle possède l'âme. Il mérite, et

(1) *Les Quatre vents de l'Esprit*.

mieux encore, les éloges qu'il décerne, dans son *William Shakespeare*, à Juvénal « haut, rigide, austère, éclatant, violent, grave... inépuisable en images, aprement gracieux » et qui a « au-dessus de l'Empire l'énorme battement d'ailes du gypaète au-dessus du nid de reptiles ». Je n'accepte pas pour l'Empire français l'expression du *nid de reptiles*. Mais le genre qu'il traite excuse les déformations de la réalité, les exagérations, les mordantes hyperboles, et l'exil dont il souffre, la surveillance policière qui l'obsède, les autorisent. Et il est supérieur à Juvénal en ce qu'il s'attaque à des vivants. Son « grondement de foudre continue », — ce grondement qu'il admirait chez un autre génie auquel il ne lui déplaisait pas de ressembler, le prophète hébreu Isaïe, — ne roule pas sur un cimetière.

Juvénal n'est qu'un rhéteur à côté de Hugo. Mais la première nouveauté des *Châtiments* c'est la place que le poète occupe dans ses satires et la façon dont il y associe tout ce qui l'entoure. Ni Juvénal ni Agrippa d'Aubigné ne nous ont dit d'où ils lançaient leurs invectives. Étaient-ils en ville ou à la campagne, sous la tente ou dans une retraite battue par les vents? Hugo, lui, nous apparaît dans son sauvage décor familier :

France, à l'heure où tu te prosternes
Le pied d'un tyran sur ton front.
La voix sortira des cavernes,
Les enchaînés tressailleront.

Le banni debout sur la grève
Contemplant l'étoile et le flot,
Comme ceux qu'on entend en rêve,
Parlera dans l'ombre tout haut.

Il habite une île; il y passe ses jours dans un tête-à-tête prométhéen avec l'Océan et la nature. Il interroge cette nature :

O soleil, ô face divine,
Fleurs sauvages de la ravine,
Grottes où l'on entend des voix,
Parfums que sous l'herbe on devine,
O ronces farouches des bois,

Monts sacrés hauts comme l'exemple,
Blancs comme le fronton d'un temple,
Vieux rocs, chêne des ans vainqueur,
Dont je sens, quand je vous contemple,
L'âme éparse entrer dans mon cœur.

O vierge forêt, source pure,
Lac limpide que l'onde azure,
Eau chaste où le ciel respandit,
Conscience de la nature,
Que pensez-vous de ce bandit?

Il entend des voix qui lui répondent et qui l'encouragent.

Nous nous promenions parmi les décombres
A Rozel-Tower
Et nous écoutions les paroles sombres
Que disait la mer.

L'énorme Océan, — car nous entendimes
Ses vagues chansons, —
Disait : « Paraissez, vérités sublimes
Et bleus horizons.

Le monde captif, sans lois et sans règles,
Est aux oppresseurs,
Volez dans les cieux, ailes des grands aigles,
Esprits des penseurs...

Vous, — laissez passer la foudre et la brume
Les vents et les cris,
Affrontez l'orage, affrontez l'écume,
Rochers et proscrits!

Souvent aussi il se rejette vers cette nature et cet Océan comme vers des libérateurs. Les sanglantes visions du Deux Décembre le poursuivent et l'image des déportés qui râlent à Cayenne et à Blidah; des enfants qui agonisent brûlés par la fièvre, dévorés par la vermine; des victimes qui sont montées à l'échafaud et des horribles charrettes qui traversent la ville le soir et où l'on entend quelque chose sauter dans des paniers sanglants. C'en est trop.

Oh! laissez, laissez-moi m'enfuir sur le rivage!
Laissez-moi respirer l'odeur du flot sauvage!
Jersey rit, terre libre, au sein des sombres mers.
Les genêts sont en fleurs, l'agneau pâit les prés verts;
L'écume jette aux rocs ses blanches mousselines;
Par moment apparaît au sommet des collines,
Livrant ses crins épars au vent âpre et joyeux,
Un cheval effaré qui hennit dans les cieux.

Mais ces spectacles ne peuvent pas toujours ramener la paix

dans son âme. Que ses yeux tombent sur un journal, alors toute l'horreur lui revient. Némésis, à travers les rameaux et les fleurs, lui montre sa gorge de furie.

Ainsi pas de printemps! ainsi pas de ciel bleu!
O bandits, et toi, fils d'Hortense de Saint-Leu,
Soyez maudits d'abord d'être ce que vous êtes,
Et puis soyez maudits d'obséder les poètes!
Soyez maudits, bourreaux qui lui masquez le jour,
D'emplir de haine un cœur qui déborde d'amour!

La voix de Hugo nous arrive dans la rumeur des vents, sur le tremplin des mers. Sa situation d'insulaire confère à sa proscription je ne sais quelle grandeur. Il nous rapportera plus tard l'histoire ou la légende du personnage consulaire Vipsanius Minator que Tibère avait exilé dans cette île cimmérienne de Jersey, alors *Casarea*. Défense fut faite aux orateurs du Sénat et du forum et à l'histoire de prononcer son nom. Mais, serait-on Napoléon le Grand, allez donc aujourd'hui décréter l'oubli quand il s'agit d'un Hugo! Il remplit toute une île de l'Océan de son injuste malheur. C'est autre chose que de vivre dans un café de Bruxelles ou dans un faubourg de Londres. Le grondement des flots, le mugissement des rocs, ces tempêtes qu'il aspire comme les lions donnent à ses imprécations la force d'un élément; et l'on voit trembler à la cime de sa poésie le scintillement de l'étoile du matin.

La division de ses poèmes en sept livres me semble tout à fait arbitraire. Les titres en sont ironiques. *La société est sauvée*. Sous-entendez : parce qu'on envoie les honnêtes gens au bagne. *L'ordre est rétabli*. Parce qu'on a tué des passants inoffensifs. *La Famille est restaurée*. Parce que l'Empereur s'amuse. *La Religion est glorifiée*. Parce que les Jésuites triomphent et que le Pape, qui n'avait pourtant pas à s'immiscer dans nos affaires, n'a point excommunié ce bandit taciturne, ce Corse hollandais, Napoléon III. *L'Autorité est sacrée*. *La Stabilité est assurée*. *Les Sauveurs se sauveront*. D'un bout à l'autre ce sont les mêmes thèmes : le faux serment, le guet-apens, la séquestration arbitraire, la subornation de fonctionnaires, la subornation de juges, le vol, le meurtre sur des crimes, et tous ces crimes sont compris dans le coup d'Etat et dans les conséquences du Deux Décembre; — après Napoléon le Grand nous avons Napoléon le Petit, après l'homme du destin, l'homme du hasard, après l'éblouissement d'Austerlitz, le massacre au boulevard Montmartre, après les splendeurs du premier Empire, la basse orgie du second; — la liberté proscrite, mitraillée ou reléguée sur les pontons, reviendra triomphante et vengeresse. C'est là, me paraît-il, toute la substance de ce grand livre.

Les contradictions n'y manquent pas. Le poète, effrayé lui-même d'avoir lâché dans son emportement ce terrible vers en parlant de Bonaparte : *Tu peux tuer cet homme avec tranquillité*, s'empresse de se rétracter et n'admet pas qu'on touche à un cheveu de ce Caïn qui appartient à Dieu. Mais, un peu plus loin, il crie au peuple d'imiter les hommes de quatre-vingt-douze ou même les Chouans, de saisir des marteaux et des fourches et de foudroyer la horde et le maître. S' imagine-t-il que ce foudroiement consisterait à prendre l'Empereur par les épaules et à le mettre à la porte? — En 1852, dans une chanson étrangement poétique, où la France, missionnaire de la Justice et de l'Idéal, avant de redevenir l'ange vêtu de lumière, doit remplir l'office du Chasseur Noir chasser tout ce qui s'oppose à la République universelle, le pape, le roi, le prêtre, le juge, l'espion, il n'oublie pas de lui signaler le Czar. *Chasse le Czar, chasse l'Autriche; ô Chasseur Noir!* (Pourquoi l'Autriche et pas la Prusse?) En 1853, il s'indigne que Napoléon ne marche pas sur le Rhin quand le czar marche sur le Danube; il dénonce la lâcheté de ce fier-à-bras qui refuse à ses soldats de leur jeter un peu de gloire après tant de honte, qui se blottit dans son ancre et fait rentrer son aigle au poulailler. Mais, quelques mois plus tard, la guerre de Crimée éclate. L'homme de Décembre n'y gagnera rien : Hugo le voit frissonner, toujours aussi lâche, devant les Dardanelles; et le czar n'est plus qu'une victime. Pourquoi n'a-t-il pas supprimé au moins sa première pièce intitulée *La Reculade*? Mais pourquoi l'aurait-il supprimée? Ces contradictions n'entament point la forte unité du livre qui est toute dans la sincérité de sa haine et dans la violence de ses mouvements désordonnés.

Seulement cette haine aveugle est toujours clairvoyante quand

elle choisit ses mots, ses rythmes et ses symboles et qu'il lui faut utiliser jusqu'au désordre de ses impulsions. Ne soyons point surpris qu'un artiste aussi impeccable, un aussi grand virtuose, dans les éclats de la colère, demeure maître de son art. Des passions comme celles qui l'agitent sont des stimulants admirables; elles accroissent sa puissance d'expression. Si elles ne sauraient lui créer une nouvelle rhétorique, elles effacent presque les formes trop arrêtées de l'ancienne par tout ce qu'elles y versent d'impétueux, de spontané et qui les déborde. Nous avions eu des poètes, de vrais poètes, qui avaient traité ce genre de la satire. Sans remonter à Juvénal, très surfait par Hugo, Agrippa d'Aubigné avait dénoncé, dans ses *Tragiques*, des tragédies plus sanglantes que celle du Deux Décembre; mais les trois cents pages de son poème furieux, d'où ça et là jaillissent des éclairs, est presque illisible. André Chénier, du pied de l'échafaud, nous avait légué sa vengeance contre les barbouilleurs de lois dans des Iambes dont ils restent immortellement souffletés et qui nous promettaient peut-être un grand poète satirique. Hugo aurait pu prendre comme épigraphe aux *Châtiments* son vers : *O ma plume, fiel, bile, horreur, dieux de ma vie*. Au lendemain de 1830, un jeune poète, Auguste Barbier, sur le même rythme qu'André Chénier, avait lancé deux ou trois satires d'une éloquence, d'un lyrisme et d'une couleur extraordinaires dont certainement l'imagination de Hugo demeura frappée. Puis, comme si ce coup de génie l'avait épuisé, il ne donna plus que des vers insignifiants et se retira dans un silence où l'Académie alla vers 1860 le chercher et lui offrir un fauteuil pour faire pièce à l'Empereur, car ce vieil homme assez cassé avait écrit au temps de sa jeunesse folle : *O Corse à cheveux plats!*... et

Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine :
Sois maudit, ô Napoléon!

Les *Châtiments* ont englobé les *Iambes* d'André Chénier, ceux de Barbier et les discours de feu et de fumée des *Tragiques*. Mais ce n'est là que le côté classique du livre, la satire genre littéraire, tel qu'on l'avait toujours conçu avec le romantisme que Barbier y avait ajouté. Hugo allait faire pour ce genre qui risque d'être si monotone, — la comparaison vous paraîtra peut-être inattendue, — ce que La Fontaine avait fait pour la fable, genre si médiocre et à la longue si ennuyeux. De la simple épigramme à la poésie la plus haute, il n'y a pas une seule variété d'inspiration qui ne soit représentée dans l'ouvrage de La Fontaine : l'idylle, le conte, l'épître, la fantaisie lyrique, la comédie, le poème philosophique ou épique. De même, de la simple chanson à l'épopée, la satire de Hugo parcourt tout le clavier des genres de poésies. Mais La Fontaine, avec un art qui est aussi de la prudence, se contente la plupart du temps de nous les suggérer en quelques vers. Hugo, lui, n'a pas besoin d'être prudent; il les a tous en son pouvoir et leur fera chanter à tous son exécration de l'Empire. Sa satire n'est plus un genre : c'est l'explosion d'une âme tour à tour, et souvent à la fois, lyrique, oratoire, dramatique, épique, comme la fable de La Fontaine n'était plus une fable, mais le rayonnement d'une âme charmante à travers mille petits sujets que transformait sa fantaisie.

La diversité du livre est aussi grande que le sujet en est rigoureusement uniforme. Il y aurait toute une étude à faire rien que des chansons qu'il contient. Les unes ont l'accent et la couleur populaires que Hugo, nous l'avons dit, seul de nos grands poètes, a su attraper : ainsi, la chanson du *Chasseur Noir*, ou le *Chant de ceux qui s'en vont sur mer* (les déportés) sur un air breton :

Adieu maison, treille au fruit mûr,
Adieu les fleurs d'or du vieux mur!
Adieu patrie!
Ciel, forêts, prairie!
Adieu patrie,
Azur!

ou encore la chanson du *Sacre* sur l'air de *Marlborough*, où, dans l'herbe de Clamart, les assassins se réveillent l'un après l'autre et s'écrient : « Je veux être César! Je veux être Majesté; je veux être le frère du czar; je veux avoir le Louvre; » et où, tout à coup, Robert Macaire, leur dit :

Pourquoi cette colère ?
Paris tremble, ô douleur, ô misère!
Pourquoi cette colère ?
Ne sommes-nous pas rois !

Regardez, le Saint-Père,
Paris tremble, ô douleur, ô misère!
Regardez, le Saint-Père
Avec sa grande croix,
Nous sacre tous ensemble.
O misère, ô douleur, Paris tremble!
Nous sacre tous ensemble
Dans Napoléon trois.

D'autres chansons ressemblent davantage à celles d'un Béranger qui aurait le coup d'aile : chansons comiques ou élégiaques ou cruellement mordantes comme celle qui, comparant une fois de plus les deux Napoléon, se termine sur ce couplet :

Quand il tomba, lâchant le monde,
L'immense mer
Ouvrit à sa chute profonde
Son gouffre amer;
Il y plongea, sinistre archange,
Et s'engloutit.
Toi, tu te noieras dans la fange,
Petit, petit.

D'autres, l'Empereur s'amuse, par exemple avec ce refrain :
Sonne aujourd'hui le glas, bourdon de Notre-Dame,
Et demain le toscan!

toutes en trophes lourdes de poésie, me produisent le même effet qu'au milieu de légères danses me produirait la grâce rude et martelée d'une pyrrhique guerrière. Enfin il y en a qui ne sont pas les moins belles, mais qui sont les plus simples. *Patria*, même sans la musique de Beethoven, a quelque chose de religieux et comme le tremblement d'un voile qu'on lève sur un sanctuaire.

La-haut qui sourit ?
Est-ce un esprit ?
Est-ce une femme ?
Quel front sombre et doux !
Peuple, à genoux.
Est-ce notre âme
Qui vient à nous ?

Cette chanson ne garde plus de la chanson que le motif qui se répète à la fin de chaque strophe ou de l'ensemble des strophes. Laissez-le tomber et l'ode prend son vol. C'est l'ode aux Abeilles dont le manteau impérial était parsemé.

Chastes buveuses de rosée
Qui pareilles à l'épousée
Visitez le lys du coteau,
O sœurs des corolles vermeilles,
Filles de la lumière, abeilles,
Envolez-vous de ce manteau !
Ruez-vous sur l'homme, guerrières !
O généreuses ouvrières,
Vous le devoir, vous la vertu,
Ailes d'or et flèches de flamme,
Tourbillonnez sur cet infâme,
Dites-lui : « Pour qui nous prends-tu ?
Maudit, nous sommes les abeilles.
Des chalets ombragés de treilles
Notre ruche orne le fronton.
Nous volons, dans l'azur écloses
Sur la bouche ouverte des roses
Et sur les lèvres de Platon.
Ce qui sort de la fange y rentre.
Va trouver Tibère en son antre
Et Charles neuvième sur son balcon.
Va! sur ta pourpre il faut qu'on mette
Non les abeilles de l'Hymette,
Mais l'essaim noir de Montfaucon...

Je ne connais pas dans la poésie française une autre ode qui donne, par son mouvement, et ses images, une pareille impression de lumière et de grâce fulgurante. Mais j'en connais une autre, dans les *Châtiments*, qui, sans lui être supérieure, sans peut-être réaliser la même perfection, est encore plus chargée d'électricité et nous saisit encore plus vivement. Qu'a-t-il fait de nos soldats, le Corse taciturne du Deux Décembre? Il a traîné dans les ruisseaux de la rue Tiquetonne une gloire que la Révolution avait portée si loin et si haut. Le poète maudit cette obéissance passive qui transforme les héros en assassins, et sa pensée évoque les temps héroïques :

O soldats de l'an deux! O guerres, épopées!
Contre les rois tirant ensemble leurs épées.
Prussiens, Autrichiens,
Contre toutes les Tyr et toutes les Sodomes,
Contre le czar du Nord, contre ce chasseur d'hommes
Suivi de tous ses chiens,

Contre toute l'Europe avec ses capitaines,
Avec ses fantassins couvrant au loin les plaines,
Avec ses cavaliers,
Tout entière debout comme une hydre vivante,
Ils chantaient, ils allaient, l'âme sans épouvante
Et les pieds sans souliers,
Au levant, au couchant, partout, au sud, au pôle,
Avec de vieux fusils sonnant sur leur épaule,
Passant torrents et monts,
Sans repos, sans sommeil, coudes percés, sans vivres,
Ils allaient fiers, joyeux, et soufflant dans des cuivres
Ainsi que des démons...

On battait l'avant-garde, on culbutait le centre,
Dans la pluie et la neige et de l'eau jusqu'au ventre,
On allait! en avant!
Et l'un offrait la paix, et l'autre ouvrait ses portes,
Et les trônes, roulant comme des feuilles mortes,
Se dispersaient au vent...

Eux, dans l'emportement de leurs luttes épiques,
Ivres, ils savouraient tous les bruits héroïques,
Le fer heurtant le fer,
La *Marseillaise* ailée et volant dans les balles,
Les tambours, les obus, les bombes, les cymbales,
Et ton rire, ô Kléber!

Strophes haletantes et superbes, elles se poussent, se précipitent à l'assaut avec des vers qui sonnent comme de la vieille ferraille et d'autres comme un bruit de foudre, et par-dessus tout le beau rire français de Kléber dont l'intelligence et l'allégresse dominent la mêlée.

* * *

A côté de ce lyrisme que le poète n'a pas dépassé, les *Châtiments* nous offrent tous les exemples de poésie familière et pédestre : commentaire du journal qu'on vient de lire; émotion ressentie au cours d'une promenade; souvenir lugubre : il était à Bruxelles; on lui apprit des exécutions capitales voulues par l'Empereur; il sortit; le spectacle des rues lui était insupportable; il gagna la campagne; mais la nature même l'irritait. Le soir tomba; la lune se leva; elle lui apparut sanglante et il regardait rouler dans le ciel « cette tête coupée ». Autre souvenir : celui du la *Nuit du 4*. Mais ici nous avons le récit en vers, ce récit qui, même chez les plus habiles artistes, s'enlise toujours dans le prosaïsme et qui, avec Hugo, se soutient et court toujours au-dessus ou à côté.

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête.
Le logis était propre, humble, paisible, honnête
On voyait un rameau béni sur un portrait.
Une vieille grand-mère était là qui pleurerait.
Nous le déshabillions en silence : sa bouche
Pâle s'ouvrait; la mort noyait son œil farouche.
Ses bras pendants semblaient demander des appuis.
Il avait dans sa poche une toupie en bois.
On pouvait mettre un doigt dans les trous de ses plaies.
Avez-vous vu saigner les mûres dans les haies?
Son crâne était ouvert comme un bois qui se fend.
L'aïeule regardait déshabiller l'enfant...

Et tout à coup de cette poésie qui côtoie la prose jaillit l'invective :

Vous ne comprenez point, mère, la politique.
Monsieur Napoléon, c'est son nom authentique.
Est pauvre et même prince; il aime les palais;
Il lui convient d'avoir des chevaux, des valets;
De l'argent pour son jeu, sa table, son alcôve,
Ses chasses; par la même occasion, il sauve
La famille, l'Eglise et la société.
Il veut avoir Saint-Cloud plein de roses l'été,
Où viendront l'adorer les préfets et les maires.
C'est pour cela qu'il faut que les vieilles grand-mères
De leurs pauvres doigts gris que fait trembler le temps
Cousent dans le linéol des enfants de sept ans.

L'invective de Hugo va du plus violent, du plus brutal éclat, je dirais presque du coup de poing proche du coup de sang, — *Ah! tu jûiras bien par hurler, misérable*, — jusqu'à la déclamation (je prends le mot dans le meilleur sens) la plus surveillée, la plus fortement graduée, la plus dramatique. Comme Villon qui, penché sur le charnier, ne peut pas reconnaître les têtes des évêques ou celles des lanterniers, Hugo, l'œil fixé sur l'égout de Rome n'arrive pas à distinguer si ces choses affreuses qu'on y entrevoit et qui furent jadis vivantes, mâchoires, entrailles, carcasses, « ce sont des chiens crevés ou des césars pourris ». De ces splendides morceaux oratoires, le poète passera le plus aisément aux poèmes

symboliques et du récit en vers à l'épopée. C'est d'ailleurs à l'épopée que tend la poésie lyrique comme ses drames y tendaient; et l'*Expiation* sera non seulement le plus grand poème des *Châtiments*, mais le poème épique le plus original de Hugo.

Napoléon, dans la retraite de Russie, comprend qu'elle est pour lui une expiation, mais de quoi? La même voix, qui dirigea jadis le *Feu du ciel*, lui répond que ce n'est pas l'expiation. Le soir de Waterloo; « Est-ce le châtement? » demande-t-il et la voix lui répond : « Non ». A Sainte-Hélène, au moment où il retourne la tête pour mourir, il voit Hudson Lowe guettant par la porte entr'ouverte. « Ah! Seigneur, vous m'avez châtié! », s'écrie-t-il. La voix dit : « Pas encore ». Les années passent; l'Océan rend son cercueil à la France. Une nuit, il s'éveille dans son tombeau.

Réveille-toi, Moscou, Waterloo, Sainte-Hélène,
L'exil, les rois géoliers, l'Angleterre hautaine
Sur ton lit accoudée, à ton dernier moment,
Sire, cela n'est rien : voici le châtement!

Le châtement, c'est le sabbat du second Empire, « empire à grand spectacle » avec parade où l'oncle de bronze, le spectre du vainqueur d'Iéna, bat de la grosse caisse. Et Napoléon épouvanté crie : « Démon qui me suis partout, qui donc es-tu? » — « Je suis ton crime. » Et la tombe s'emplit du flamboiement de ces mots : *Dix-huit Brumaire*. Je ne puis m'empêcher de penser que, si Napoléon a ignoré jusque-là que le Dix-huit Brumaire était un crime, il doit bénéficier sur cette ignorance et ne mérite pas qu'on le traite en criminel. Mais ne chicanons pas Hugo. Ce poème, par les grands tableaux de la Retraite de Russie, de Waterloo, de Sainte-Hélène et par la vision de l'ignoble foire du second Empire, consomme, mieux que ne l'avait fait aucune pièce de son théâtre, l'alliance dans le tragique du sublime et du grotesque. On ne saurait comparer au destin et à la couleur de la partie grotesque que les chants de l'*Enfer* où Dante nous peint les farces des diables. Quant au sublime, Hugo n'eût-il jamais écrit que les quatre-vingts vers de Waterloo, il serait encore notre plus grand, notre seul poète épique.

Il faudrait au sortir de ce *Waterloo* prendre *Stella* :

Je m'étais endormi la nuit près de la grève.
Un vent frais m'éveilla, je sortis de mon rêve.
J'ouvris les yeux, je vis l'étoile du matin...

Il faudrait lire ces vers où ne gronde aucun ressentiment, en admirer de près la finesse et la pureté des tons, la transparence où se reflètent des images précises et pourtant aussi charmantes que des images de rêve, et, par une progression savante mais qui semble naturelle, le passage de la réalité au symbolisme, d'une étincelle à une explosion de lumière; et l'on aurait alors l'idée de l'incroyable variété des *Châtiments*. Peut-être en avons-nous dit assez pour qu'on puisse l'entrevoir.

Tous les renouvellements, tous les enrichissements de la poésie de Hugo y sont contenus et encore maîtrisés. Le poète jusqu'ici n'a rien perdu du contrôle de son génie. Mais, plus qu'aucun autre de ses ouvrages, *Les Châtiments* hâteront la prédominance chez lui de l'esprit prophétique et apocalyptique. Il s'était écrié :

O Dieu vivant, mon Dieu, prêtez-moi votre force,
Et moi qui ne suis rien j'entrerais chez ce Corse
Et chez cet inhumain;
Secouant mon vers sombre et plein de votre flamme,
J'entrerais là, Seigneur, la justice dans l'âme
Et le fouet à la main.

Et retroussant ma manche ainsi qu'un belluaire,
Seul, terrible, des morts agitant le suaire
Dans ma sainte fureur,
Pareil aux noirs vengeurs devant qui l'on se sauve,
J'écraserai du pied l'autre et la bête fauve,
L'Empire et l'Empereur.

Il n'avait rien écrasé. L'Empire devait survivre dix-sept ans au *Mane Tecel Phares* qu'il avait tracé sur le mur du festin. Mais il ne se lassa pas de répéter :

Ce serait une erreur de croire que ces choses
Finitront par des chants et des apothéoses.

Et, il faut bien le reconnaître, les événements, hélas! lui donnèrent raison. Il ne les attendit pas. Il était sûr d'avoir Dieu pour lui, d'avoir Dieu à son côté. La composition des *Châtiments* coïncide avec l'entrée du spiritisme à Marine Terrace. Les tables tournantes achevèrent de dégager le mage, le prophète que son rôle de justicier avait commencé à ébaucher en lui. Nous le constatons

en 1854 dans le poème d'une violence inouïe que lui inspira la mort de Saint-Arnaud. Le maréchal, en qui Hugo n'avait pas tort de mépriser l'ancien parlementaire, avait succombé en Crimée à une attaque de choléra. Le poète nous le montre râlant, hurlant, fétide, ensanglanté, à deux pas de la fière mêlée où la bataille criait : « Wagram! Ulm! Iéna! »

Triste, horrible, il mourut. Je plains ce misérable.

Et s'adressant à son spectre :

Puisque traînant ton crime, abject, épouvanté,
Te voilà face à face avec l'éternité...
Tu me serres le cœur, bandit, et je l'avoue
Que je me sens un peu de pitié pour ta boue,
Que je frémis de voir combien mon Dieu te suit...

Que dites-vous de ce *Mon Dieu te suit*? Ne croirait-on pas entendre un prophète hébreu, un Isaïe ou le Joad de Racine, ou, j'en demande pardon à la grande ombre de Hugo, Torquemada lui-même? Mais que ces vers sont donc beaux!

ANDRÉ BELLESSERT.

A propos de "Climats", d'André Maurois

Comment la *Commission catholique du Livre français* a-t-elle pu recommander *Climats* d'André Maurois, parmi les trois meilleurs livres du mois? Elle n'a tenu compte, évidemment, que de la valeur littéraire, qui est considérable. Comme, d'autre part, son intention bien marquée dès le début est de ne pas restreindre son choix aux livres écrits par des catholiques, elle a cru faire preuve de largeur d'idées en adoptant un roman d'un réalisme psychologique exactement observé.

Cependant, son titre de *catholique* l'oblige à tenir compte du point de vue moral, et il entre bien dans ses intentions aussi de ne pas recommander un livre mauvais.

Pas de doute, il y eut ici erreur ou inadvertance, due à l'atmosphère intoxiquée du milieu parisien. Habitué à respirer le poison et à frôler le vice, les juges littéraires finissent par ne plus se rendre compte du danger moral. L'accoutumance les a personnellement immunisés, semble-t-il, contre les effets nocifs des lectures, et ils ne « réalisent » pas l'influence des suggestions mauvaises sur des organismes non vaccinés.

Peut-être même leur erreur eût-elle passé inaperçue, si un membre même du jury, Henriette Charasson, n'avait vigoureusement réagi, par un article indigné dans *La Croix*. Geste courageux, auquel j'applaudis avec énergie. Il inspirera, souhaitons-le, à la Commission une circonspection plus grande dans ses choix ultérieurs. Sans quoi, il faudrait mettre cette institution, issue de la Semaine des Ecrivains catholiques, sur le même rang qu'un vulgaire Prix Goncourt ou Prix Fémina.

Sans doute, il ne s'agit pas de ne désigner comme « meilleurs livres » que des œuvres pour pensionnats de jeunes filles. Il faut tenir compte du public averti, cultivé, intellectuel auquel la Commission s'adresse et qui forme la clientèle d'une revue littéraire de haute culture comme les *Lettres*. Ce public attend qu'on lui indique, parmi les productions du mois, non les plus retentissantes, mais les meilleures, celles qui, aux yeux des critiques catholiques, sont les plus riches en qualités littéraires, tout en respectant le dogme et la morale catholiques.

Certes, *Climats* ne rentre pas dans cette catégorie. Non pas qu'il y ait, dans le roman, cet étalage de scènes lubriques et d'audacieux réalisme qui justifie la condamnation de tant de livres modernes.

Mais, sous la distinction habituelle des manières et sous la politesse mondaine des relations, s'y révèlent une telle absence de sens moral et une conception si païenne de la vie, que toute l'atmosphère du roman en devient infectieuse.

Ces deux mariages successifs, dont le bonheur, après une courte flambée d'amour, tombe peu à peu en cendres, parce que les caractères ne s'accordent pas, montrent combien instables sont les unions les plus passionnées, si elles ne sont fondées que sur l'instinct et si le sentiment du devoir ne les cimente pas. Haute leçon morale, celle-là, que l'auteur aurait pu, s'il l'avait voulu, tirer de cette double aventure.

C'est la leçon de *Madame Bovary*, qu'André Maurois semble recommencer dans la première partie. Odile est une Emma Rouault placée dans le cadre de la vie moderne. Mais, du moins, *Mme Bovary* se sentait coupable de trahir son mari; elle luttait contre sa passion, tout en s'y prenant fort mal; pour elle existait une morale. Chez l'Odile de Maurois, il n'y a aucune notion du devoir. Seul l'instinct, aussi longtemps qu'il dure, l'attache à son mari, mais l'en détachera dès qu'il aura trouvé son aliment ailleurs. Odile est un petit animal, très gentil à ses heures, mais sans âme. Elle est même dépourvue de cette élémentaire loyauté naturelle, qui, dans la vie commune la plus dépourvue d'idéal, reste le dernier fondement de la confiance réciproque.

Et ce n'est pas son mari, lui aussi un égoïste en amour, comme dans tout le reste, qui sera capable de la retenir, d'élever son caractère, de lui infuser la moindre bribe de vertu ou de dignité personnelle.

Certes, la psychologie de ces personnages correspond, hélas! à une réalité existante, bien qu'elle soit rarement poussée à ce degré d'amoralité absolue. Elle est moins intéressante par là même. S'il n'y a plus de lutte entre la passion et le devoir, s'il ne reste plus qu'hésitation entre l'instinct qui porte vers Philippe et celui qui attire vers François, le résidu de vraie humanité est si mince dans ce conflit qu'il ressortit plutôt à la zoologie qu'à l'anthropologie.

André Maurois réfugie toute sa perspicacité de psychologue dans le discernement des petites fêlures initiales, qui finiront par briser le vase. Il croit faire preuve de profonde observation, parce qu'il note les légers dissentiments, les différences de goût au sujet d'un meuble, d'une tapisserie, d'une lecture, qui, comme d'invisibles microbes, détermineront les premiers symptômes de la maladie mortelle, appelée incompatibilité d'humeur. Les époux voudraient un parfait accord d'idées et de goûts, mais chacun, dans son égoïsme, préfère que l'autre se rende semblable à lui-même.

Ce sont de bien pauvres dissidences qui, grossissant peu à peu en importance, amènent la rupture. Ne vaudrait-il pas mieux montrer combien il importe aux époux de passer par-dessus ces bagatelles, pour s'attacher aux qualités solides et surtout au devoir de la fidélité conjugale?

Mais le devoir, cela n'existe pas. Pas un personnage dans le roman pour en rappeler la notion, si ce n'est comme une conception ancienne, périmée, purement conventionnelle et d'ailleurs ridicule. D'autre part, des personnages développent avec brio et avec un cynisme candide les théories les plus opposées à l'honneur du mariage et de la famille.

La morale du roman, la conclusion qui en ressort naturellement est que les époux doivent « s'acclimater » avec leurs défaillances réciproques. Le bonheur, pour eux, est dans la suprême indulgence. Alors seulement, ils aimeront véritablement, car la vraie charité est de vouloir le bien d'autrui. Si donc cet autrui trouve sa joie dans l'infidélité, il sera beau et moral de favoriser son adultère. Ainsi, la paix régnera dans le ménage; plus de jalousie, plus de souffrance...

Où, la morale mondaine en est là. Je ne sais si jusqu'ici elle

avait poussé à ce degré le cynisme dans l'abdication de la dignité personnelle. D'autres ont excusé le vice en l'appelant oubli, fatalité, faiblesse de la nature, vertige; il restait à l'appeler vertu ou mieux, charité.

Ne nous étonnons pas de voir le monde suivre sa logique. Quand on pose en principe qu'aucune loi ne domine l'instinct, il n'y a pas d'aberration, si honteuse et si sottise qu'elle soit, à laquelle on ne puisse aboutir.

L'étonnant est de voir des critiques catholiques avaler tout cela sans sourciller et, avec de vagues réserves ou sans réserve du tout, s'extasier sur le talent, d'ailleurs incontestable, de l'auteur. Il y a d'honorables exceptions. Le baron Pierre de Gerlache, dans la *Revue Générale*, a eu le courage de dire à Maurois ses quatre vérités. En général et même chez les jeunes, on s'est précipité dans le mouvement d'admiration déclenché par la presse parisienne. Le snobisme impose ses jugements sans appel. Les feuilles littéraires se font obéir comme les journaux de modes. Rares sont ceux qui échappent à la tyrannie.

Qu'on se rappelle avec quelle habileté se fit naguère le lancement de Georges Bernanos et comme les poissons catholiques mordirent à l'hameçon de *Sous le soleil de Satan*. Ce qui n'était qu'une promesse, on l'a proclamé un chef-d'œuvre. Aujourd'hui, on est obligé de le constater, la promesse n'a pas été tenue. Aussi, l'enthousiasme va-t-il *de crescendo*, de *l'Imposture à la Joie*.

Demain, les mêmes gogos seront dupes d'une nouvelle réclame. La peur de n'être pas à la page, d'être traités de retardataires, leur tient lieu de critérium littéraire. Ils croient avoir une opinion personnelle, mais celle-ci se confond avec l'opinion publique.

PAUL HALFLANTS.

Encore les animaux calculateurs⁽¹⁾

On n'a pas oublié l'extraordinaire histoire des chevaux d'Elberfeld. Nous l'avons contée jadis avec quelque détail (2). Le nouveau livre de M. Paul Heuzé, *la Plaisanterie des Animaux calculateurs* (3), nous invite à y revenir. Son livre, comme on devait s'y attendre, est écrit avec une verve entraînant; mais cette verve n'exclut pas les recherches consciencieuses ni le sens critique. Il y a aussi des documents que nous n'avons pu utiliser jadis. Et, de plus, à l'histoire des chevaux « pensants », il convient d'ajouter celle des chiens.

L'histoire des chevaux d'Elberfeld se déroule en deux phases. En 1901, un vieil original de Berlin, Wilhelm von Osten, entreprend l'éducation d'un étalon russe, du nom de Hans. Hans était amené devant une table, sur laquelle on disposait une, puis deux, puis d'autres petites quilles. von Osten, à genoux à côté de Hans, prononçait les nombres correspondants, en même temps qu'il lui faisait frapper de son sabot autant de coups qu'il y avait de quilles. Bientôt, les quilles furent remplacées par des chiffres écrits sur une planche noire. Les résultats furent surprenants. Le cheval devint capable non seulement de compter, c'est-à-dire de frapper le nombre de coups qu'on lui demandait, mais encore d'effectuer de lui-même de véritables calculs, de résoudre de petits problèmes, bien plus, d'indiquer la date d'un jour de la semaine coarante. Bref, dit M. Ed. Claparède, professeur de psychologie expérimentale à l'Université de Genève, à qui nous empruntons

ces détails, il se tirait de toutes les opérations qu'un bon écolier de quatorze ans est capable d'effectuer.

De violentes polémiques s'élevèrent. Une première commission scientifique, en 1904, conclut à l'existence d'un truc, mais sans en dire plus long. Une seconde commission, puis de patientes recherches de M. Oskar Pfungst, du laboratoire de psychologie de Berlin, arrivèrent à cette conclusion : que la réponse à faire est transmise au cheval par l'expérimentateur ou les assistants au moyen de petits mouvements plus ou moins conscients.

von Osten mourait en 1909, découragé.

Un riche négociant en bijoux et pierres précieuses d'Elberfeld, M. Karl Krall, qui avait travaillé avec von Osten, recueillit Kluge Hans, Hans le Sage. Il lui adjoignit deux étalons : Muhamed et Zarif. Au dixième jour, Muhamed pouvait compter jusqu'à 4. Quelques jours plus tard, on lui expliquait ce que sont les dizaines, et qu'il fallait les frapper du pied gauche, le pied droit étant réservé aux unités. Au bout de douze jours, le cheval exécutait correctement toute une série d'additions simples : 1+3, 2+5, etc., et même des soustractions, comme 8-3. Le 18 novembre, on passa aux multiplications et aux divisions, le 21 aux fractions, et aux additions de fractions. En décembre, il répondait aussi exactement aux questions d'arithmétique posées en français qu'à celles posées en allemand. Au mois de mai suivant, Muhamed pouvait extraire des racines carrées et des racines cubiques, même exécuter sur celles-ci certaines opérations.

Arrêtons-nous ici. Décidément, les élèves de M. Krall avaient dépassé Hans. Que dire des conversations entre les élèves et le maître? Un alphabet, d'ailleurs bien compliqué, a été dressé, où chaque lettre, comme tout à l'heure chaque chiffre, est exprimée par tel nombre de coups de sabots. Le maître pose une question. L'élève frappe tant de coups : réponses tantôt justes, tantôt fausses. Il arrive même qu'un matin Muhamed dénonce son compagnon Zarif pour avoir été paresseux (1). Mais laissons cela. Ces conversations ont été abandonnées dans les enquêtes suivantes. L'impression semble avoir été que M. Krall « en mettait » vraiment trop. Ce qu'on a pu en garder, ce sont des mots isolés, équivalents à des chiffres.

C'est sur les calculs que se concentre l'attention.

M. Claparède qui avait passé deux jours à Elberfeld en août 1912, y retourne en mars 1913. La première enquête ne l'a pas fixé sur le caractère des faits observés. Il reste trois jours. Que lui a donné l'expérience cruciale qu'il tentait?

« Je déclare tout de suite, dit-il, qu'elle a échoué : j'entends par là qu'elle n'a fourni aucun résultat, ni positif, ni négatif. Et je suis revenu Gros-Jean comme devant. Cette expérience consistait à présenter aux chevaux des nombres à lire ou des opérations à effectuer, sans qu'aucune des personnes présentes, ni le questionneur lui-même, connût la question posée. La chose était facile... à réaliser. Il suffisait de mélanger les grandes cartes blanches portant sur une de leurs faces un gros chiffre, d'en tirer une au hasard, et de la placer devant le cheval, sans l'avoir regardée, et de façon qu'aucune autre personne ne pût la voir... Si le cheval ne se trompe que lorsque la demande est ignorée des assistants, et répond juste (ou parfois juste) dans le cas contraire, toutes choses égales d'ailleurs, on pourra conclure que la réponse dépend de l'influence du questionneur. »

Or, qu'est-il arrivé? Tous les chevaux ont répondu d'une façon déplorable, même lorsque la question était connue d'un ou de tous les assistants, même lorsque c'était M. Krall lui-même qui interrogeait. Il fallut renoncer à toute expérience (1).

Il paraît que, depuis, le désenchantement de M. Claparède s'est plutôt aggravé.

Dans le même temps débutait un chien destiné à devenir fameux. Rolf est un terrier écossais, chien perdu, recueilli par M^{me} Moekel, femme d'un avocat de Mannheim. Un jour de décembre 1911, il y avait leçon d'arithmétique dans la chambre des enfants où se trouvaient M^{me} Moekel, ses quatre enfants, le professeur et le chien. A la question « combien font 122 plus 2? », la seconde des filles, mal disposée ce jour-là, se bute. Impossible

(1) Nous devons à l'aimable obligeance des *Etudes* de Paris de pouvoir publier cet article en Belgique.

(2) *Etudes* du 5 décembre 1913, pp. 680-691.

(3) Paris, les Editions de France, 1928, in-16, 206 p.

(1) *Archives de Psychologie*, septembre 1912 : « les Chevaux savants d'Elberfeld », pp. 263-304.

(2) *Archives de Psychologie*, septembre 1913 : « Encore les chevaux d'Elberfeld », p. 244.

d'obtenir une réponse. Pour consoler la petite qui pleure : « Mais ne sais-tu pas, dit la mère, que Rolf lui-même serait capable de faire l'addition? » Et s'adressant au chien : « Je parie que tu saurais me dire combien font 2 et 2. » Rolf lève la patte gauche et frappe légèrement quatre coups sur le bras de sa maîtresse.

Stupeur des assistants. De ce jour, M^{me} Moekel se consacra à l'éducation de Rolf comme s'il avait été son cinquième enfant. Les réponses du chien étaient frappées avec la patte gauche, soit sur le bras de sa maîtresse, soit sur un carton qu'elle tenait en main.

Après les exercices de calcul vinrent les conversations. Sur une suggestion de sa maîtresse, Rolf inventa lui-même un alphabet conventionnel par coups frappés pour exprimer les lettres de l'alphabet et non plus seulement les objets. Il comprenait l'allemand, et le « parlait » couramment, avec les particularités du patois en usage à Mannheim. M. William Mackenzie, de Gènes, qui nous raconte tout cela (1), put étudier lui-même Rolf au cours de trois séances en septembre 1913. C'est tout simplement effarant. Rolf l'accueille en demandant : *Wer da?* Qui es-tu? A la question : « Qu'est-ce qui pèse le plus, une livre de plomb, ou une livre de plumes? », il répond : *Kein*, aucune. Et « qu'est-ce que l'automne? — L'époque quand il y a des pommes. » On lui montre une ligne d'un journal : il la reproduit, mais en convertissant les mots en signes phonétiques. Il ne manque pas d'ailleurs d'*humour*. Un jour qu'était présente une grave personne, M^{me} E. von Schweizerbarth, M^{me} Moekel dit à Rolf, selon ce qu'elle a rapporté à M. Mackenzie : « Commaude à la dame (exactement à la tante) de faire quelque chose. » Et Rolf de frapper quatre lettres W. d. l. n. (Wedeln) : « Remuer la queue. » Rolf a vraiment bien de l'esprit... ou M^{me} Moekel.

Le 10 décembre de la même année 1913, MM. J. Lagnier des Bancelles et Ed. Claparède se rendaient, à leur tour, près de Rolf. Ils constataient que le chien s'était brillamment tiré des épreuves auxquelles il avait été soumis, celles-là à peu près dont parle Mackenzie. Toutefois ils ne se croyaient pas en droit d'affirmer que Rolf agissait et « parlait » spontanément. N'obéit-il pas à quelque suggestion de son éducatrice? Mais laquelle? Deux séances seulement furent possibles, le chien ayant été pris d'une crise violente de convulsions dans la nuit du 19 au 20. Ils sont « obligés de constater, d'autre part, que Rolf, tout sympathique qu'il soit, ne dépasse pas, dans les circonstances ordinaires — autant du moins que nous avons pu en juger — le niveau d'un chien réputé intelligent, et que, devant les épreuves auxquelles il est astreint, il manifeste souvent les signes de l'ennui le plus marqué (2).

Et M. Ed. Claparède confia à M. Paul Heuzé « à quel point il avait été surpris de voir que Rolf, qui lui avait écrit, à lui aussi, une très aimable lettre d'invitation, avait tout d'abord cherché, à son arrivée dans la maison de Mannheim, à le mordre furieusement ».

De son côté, le docteur Wilhelm Neumann vint, en 1913 aussi, de Baden-Baden à Mannheim étudier le chien prodige. Rolf ou Lol (c'est le nom familier de Rolf), dit-il, présente (3) pour son âge — quatre ans — un développement intellectuel extraordinaire. En frappant de sa patte sur une certaine planche, il peut détailler lettre par lettre non seulement des mots, mais des phrases, et jusqu'à des poèmes. Un ami de la famille lui avait dédié des vers, où il le félicitait notamment de son talent poétique. Rolf répondit :

*Pour calculer Lol n'est pas jori,
Tous les animaux savent le faire. Regardez dans l'ail
Le chat, le cheval et le chien : vous pourrez voir
Que les animaux savent penser et manger.
Lol ne sait pas faire de vers.
Merci. Lol vous salue.*

Voici maintenant un échantillon de sa prose. Avec sa chienne, Jela, il avait eu une portée de dix petits chiens. L'un d'eux, nommé Roland, ou encore Guckerle, eut l'imprudence de s'aventurer sous les roues d'une automobile. Malgré les soins empressés de M^{me} Moekel, *sa maman*, il mourut. Rolf le pleura : « Lol à un chagrin affreux pour la mort de Roland. Cruelle auto! Cruel homme en auto! Lol ne sait qu'y faire, il cherchera jusqu'à ce

qu'il les trouve, et mordra l'homme. Lol croit toujours que Guckerle va revenir : il l'aime terriblement... » Et, il finit comme dans les *Plaideurs* : « Lol fait toujours son... sur place... » — « Mon-sieurs, voyez nos larmes. »

Bien qu'il s'exprime de préférence en allemand, Rolf n'est pas limité à sa langue maternelle, et frappe aussi bien en anglais qu'en français.

Après la mort de M^{me} Moekel, en 1915, ses filles s'employèrent, au reste assez gauchement, à exhiber Rolf. Celui-ci mourut lui-même en 1919.

Rolf devait faire école. Toute une légion de chiens « parlants » se révèle. C'est Lola, née de Rolf, qui, sous la direction de M^{me} Kindermann, au bout d'un mois, soit quinze heures de travail, sait lire, écrire et compter; qui indique, sur demande, le quantième de la semaine et du mois, apprend à lire le thermomètre en une seule séance, après laquelle elle indique avec exactitude la température, sans plus avoir recours au thermomètre.

C'est Awa, née de Lola, un peu plus faible, qui ne fait guère que de petites additions, soustractions et multiplications.

C'est Seppl, des environs de Berlin, qui, en cinq jours de travail, arrive à comprendre et à se faire comprendre; ainsi il demande qu'on ôte les noyaux des cerises qu'on lui donne.

Il a des goûts policiers; un jour, il fait savoir qu'une dame venue à la maison a mangé une poire.

C'est Senta, une chienne allemande, éduquée par M^{lle} Bochwald à Hambourg. Problème : « Combien de pattes ont 2 chiens, 1 oie, 1 poulet? » Réponse : 12. Sa maîtresse a fréquemment des saignements de nez. Lorsqu'elle éternue, Senta se met devant elle, aboie, puis gratte avec sa patte : « Ne fais pas; tu vas saigner! »

C'est enfin Zou, né le 26 janvier 1922, chez M^{me} Carita Boderieus, 23, rue Lacroix, Paris, XVII^e, directrice de la revue *Psychica* et auteur du livre *Les Nouveaux Animaux pensants*, auquel sont empruntées la plupart des notices précédentes. Zou commence à être célèbre à Paris. Il excelle dans les chiffres, par exemple, il compte les figues qui se trouvent dans une assiette : 14. Il est plus rebelle à l'alphabet. Cependant, il a appris le français avec toutes ses nuances. Comment? Mystère. Il sait tourner un compliment. Dans une exhibition à Anvers, il frappe : « Je ne veux pas retourner à Paris, je veux rester en Belgique. »

Le procédé d'expression est toujours le même, avec quelques divergences de détail. Chiffres et lettres sont représentés par un certain nombre de coups. Le chien frappe ces coups dans la main de sa maîtresse (1).

Voilà les faits rapportés. Comment les expliquer?

A l'exemple du vieux von Osten, M. Karl Krall n'hésite pas un instant. Ses chevaux résolvent par leur seule intelligence les problèmes qu'on leur propose. L'intelligence animale, au moins dans les espèces supérieures, ne diffère pas essentiellement de l'intelligence humaine. Seulement, elle a été trop longtemps méconnue. On a négligé d'y faire appel. Elle se révèle bien par de certains éclairs. Il n'est que de la cultiver méthodiquement. Et des psychologues voient dans les expériences d'Elberfeld le point de départ d'un renouvellement complet de la psychologie animale, voire de toute psychologie. Sans se prononcer nettement, Charles Richet inclinait vers cette opinion (2).

William Mackenzie a recours à l'âme-intuition qui s'oppose à l'âme-raison. « Le cheval, le chien et l'homme constitueraient une échelle ascendante, mais seulement par rapport à l'âme-raison. Au contraire, ils seraient égaux ou même peut-être formeraient une échelle descendante par rapport à l'âme-intuition... Peut-être la plus grande *intelligence-intuition*, ajoute-t-il, se rencontre en tout organisme en proportion inverse de son *intelligence-raison*. »

D'autres, avec Maurice Maeterlinck, qui a visité Elberfeld, appellent à l'aide « la nature extrêmement mystérieuse et au fond incompressible et incompréhensible des nombres ». Il est à peu près certain, dit celui-ci, que la mathématique est située hors de l'intelligence. Elle est ensemble mécanique et abstraite, spirituelle et matérielle. « On cite plus d'un exemple qui prouve que le don de manier les chiffres est à peu près indépendant de l'intelligence

(1) *Archives de Psychologie*, décembre 1913, pp. 312-370.

(2) *Ibid.*, loc. cit., pp. 377-379.

(3) *Zeitschrift für Parapsychologie*, Oswald Mutze, Leipzig, August 1928, pp. 359-480.

(1) Voir Paul Heuzé, ouvrage cité, pp. 102-153.

(2) *Traité de Métapsychique*, Paris, 1923, p. 312.

proprement dite (1). » On présenta, en 1837, à l'Académie des sciences de Paris, un jeune père italien, Vito Mangiamiele, âgé de dix ans, dépourvu de l'instruction la plus élémentaire, qui savait extraire en une demi-minute la racine cubique d'un nombre de sept chiffres. Récemment, on a découvert, à l'asile d'aliénés d'Armentières, un jeune aveugle-né, nommé Fleury, présentant divers signes de dégénérescence, quelque peu idiot. Il calcule en 1 minute 15 secondes le nombre de secondes qu'il y a en 39 ans, 3 mois et 12 heures (sans oublier les années bissextiles). Il ignore ce qu'est le carré d'un nombre; on le lui explique. Aussitôt, il calcule les carrés de nombres de trois et quatre chiffres. On lui définit la racine carrée, sans lui indiquer la méthode classique d'extraction. En quelques jours, il extrait, sans erreur, et quasi instantanément, des racines carrées de nombres de quatre chiffres et donne le reste. On sait, par ailleurs, que les calculateurs prodiges ne sont pas, d'ordinaire, de bons mathématiciens. Et, par contre, les grands mathématiciens sont parfois de piètres calculateurs. L'illustre Henri Poincaré se disait incapable de faire une addition sans faute (2).

Ainsi l'animal pourrait arriver à la connaissance et au maniement de la mathématique sans que cela dénote chez lui une intelligence supérieure, et sans que son intelligence soit proprement une intelligence humaine.

La doctrine de la télépathie a aussi de nombreux partisans; elle tendrait même à prévaloir. Elle se présente sous diverses formes.

Chez Maeterlinck, qui complète sa doctrine de la mathématique par celle de la télépathie, celle-ci revêt une forme médiumnique ou subliminale. « Un beau jour, sans transition sensible, l'animal a l'air de connaître le sens d'une foule de mots qui n'ont pour lui aucun intérêt, qui ne lui représentent aucune image, aucun souvenir, qu'il n'eût jamais l'occasion de relier à une sensation agréable ou désagréable. Il manie des chiffres qui, pour l'homme même, ne sont que d'obscurités abstraites... Il reproduit des lettres qui, de son point de vue, ne correspondent à aucune réa-

lité. » Ce sont les manifestations d'une « subconscience supérieure qui nous relie (tous) à d'immenses réalités invisibles ». Ce sont les réveils de « l'Hôte inconnu » qui sommeille au fond des êtres, réveils provoqués par un appel du dehors, ici l'appel de l'éducateur. En ce sens, il y a télépathie entre l'homme et l'animal. Il faut dire toutefois que Maeterlinck, avec sa versatilité habituelle, tantôt adopte, tantôt rejette ce terme (1).

Pour quelques-uns, la télépathie agirait de l'animal à l'homme, puis de l'homme à l'animal. Une question est posée au cheval, inconnue de l'expérimentateur. L'expérimentateur prend conscience de la question perçue par le cheval, grâce à une influence télépathique du cerveau du cheval sur le sien. Il en élabore la solution, consciemment ou inconsciemment, et la renvoie à la bête, toujours par voie télépathique. Ainsi, l'homme exécute l'opération et l'animal l'exprime. Ingénieux, trop ingénieux.

Partisan de l'intelligence animale, M. Krall a été séduit aussi par la thèse de la télépathie. D'une part, l'animal peut penser et juger en termes humains; il a une pensée indépendante. D'autre part, il est susceptible de recevoir directement, sans l'intermédiaire d'aucun signe, communication de la pensée humaine. Que l'expérimentateur concentre fortement son attention en une certaine direction; sa pensée pourra aller impressionner l'intelligence animale. L'homme lui-même jouit de ce double procédé de penser. Il y a grande ressemblance, bien plus, concordance entre l'âme animale et la nôtre (2). Evidemment, ce système satisfait à tous les besoins de la cause: cas où le questionneur connaît la réponse, cas où personne ne se trouve dans l'entourage des animaux, cas où aucun des assistants ne connaît la réponse (3).

LUCIEN ROURE.

(1) Ainsi Ch. DE VESME, *Annales des Sciences psychiques*, 1912-1913. « De Vesme pense qu'il y a chez les chevaux d'Elberfeld un automatisme mental ressemblant à celui du médium », dit M. Richet, et il ajoute en termes sibyllins: « Et cela me paraît devoir être accepté, quoique, à vrai dire, ce ne soit guère une explication. »

(2) *Compte rendu du III^e Congrès international de Recherches psychiques*, Paris, 1928, pp. 212-220, 255-263.

(3) La fin de cette étude paraîtra dans le prochain numéro.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Le plus triste chapitre de l'histoire de nos mœurs

Quoi qu'on pense de la Société des Nations considérée dans son ensemble relativement à la pacification du monde, il est hors de doute qu'elle renferme dans son sein des organismes d'une haute portée sociale. Telle est notamment la Commission consultative créée par la S. D. N. pour l'abolition de la traite des femmes et tel est spécialement le *Comité des Experts* qui en est l'émanation. Ce Comité, généreusement secondé par l'Association américaine d'Hygiène sociale, a fait d'excellente besogne. Il a mobilisé presque un régiment d'enquêteurs spéciaux répandus dans vingt-six pays, se faufilant partout, prenant tous les masques pour parvenir, à force de sondages et d'investigations minutieuses, à une connaissance, aussi exacte, aussi précise que possible, du terrible fléau de la traite. Dans une étude publiée par le *Bulletin international de la Protection de l'Enfance*, M. Isidore Maus, le distingué directeur du ministère de la Justice, membre du Comité d'Experts, a résumé les résultats de cette vaste enquête et dégagé quelques conclusions.

Si délicat que soit le sujet, il me semble qu'il le faut aborder de front dans une revue comme celle-ci, il faut rompre le silence dont s'enveloppent ces ténébreuses opérations, il faut provoquer un mouvement d'opinion qui force les pouvoirs publics aux mesures capables d'atteindre les racines du mal.

Il y a longtemps qu'on ne l'ignorait pas, mais on sait

aujourd'hui de science certaine et positive que la prostitution constitue une vaste organisation, une industrie, un commerce mondial. Elle a une armée d'exploitants, de recruteurs, ses agences, ses voyageurs, ses marchés. La chair féminine, la chair à plaisir est marchandise d'importation et d'exportation; celle des mineurs, appelées les *vertes* dans l'argot professionnel, n'est pas la moins recherchée.

Il est aujourd'hui acquis par des enquêtes irréfutables que cette organisation du vice est largement internationalisée, reliant entre eux les pays d'Occident et d'Orient, adoptant les méthodes commerciales à ce point perfectionnées qu'elles n'ont rien à envier, écrivait déjà le tant regretté Paul Bureau « aux grands trusts de l'acier ou du pétrole ou du Kartell allemand des matières colorantes ». C'est ce qui porte le nom de *traite des blanches*, ou le nom plus générique de *traite des femmes et des enfants*.

On conçoit qu'il n'est pas aisé de pénétrer dans cette immense exploitation qui reste un monde fermé, fertile en ressources inépuisables pour se dérober à toute recherche, possédant son réseau secret de communications, usant d'un même code télégraphique qui n'est connu que des intéressés.

Il a donc fallu déjouer des ruses d'apaches, surmonter des difficultés inouïes pour dépister les manœuvres, trouver les ténèbres, descendre au moins jusqu'à quelque profondeur dans les bouges de cet enfer. On est loin d'en avoir dressé la carte complète; d'innombrables mystères d'iniquités restent ensevelis dans l'abîme. N'importe! nous en savons assez pour nous réveiller de notre torpeur et nous armer contre le fléau.

Les premiers courants de traite relevés partent d'Europe dans la direction de l'Amérique du Sud et de l'Amérique centrale. Chaque bateau transporte deux ou trois femmes avec leur soute-

neur. Buenos-Ayres est un des marchés les plus importants; Rio de Janeiro ne le lui cède guère. Tian Juana, au Mexique, près de la frontière américaine, doit sa prospérité commerciale à l'indulgence des autorités, il importe surtout des Américaines. Cuba, qui était en 1924 un entrepôt considérable de femmes pour Panama et le Mexique, que les trafiquants considéraient comme un Eldorado, Cuba s'est régénéré grâce aux mesures énergiques du gouvernement à l'égard des souteneurs et de l'épouvantable bétail féminin qui y grouillait dans un véritable cloaque. Les enquêteurs de 1926 ont constaté une heureuse transformation.

Les Etats-Unis, en parant à l'immigration, ont naturellement mis obstacle à la traite en ces dernières années, mais restent un pays d'exportation pour le Panama et le Mexique. Il existe, à New-York, un individu qui est le roi du monde interlope. San Francisco et Seattle, à l'ouest des Etats-Unis, importaient à l'aise des jeunes Chinoises et des Japonaises, et s'il est vrai que la traite y est maintenant paralysée par les restrictions générales de l'immigration, il reste néanmoins qu'elle se pratique par les sociétés secrètes appelées « Tongs » fortement et mystérieusement organisées pour l'importation de jeunes filles chinoises parmi lesquelles on en a découvert âgées de dix ans.

De ces courants américains, en utilisant les informations recueillies dans ces régions, les enquêteurs ont remonté à la source et relevé deux courants de traite, dont l'un part de l'Europe orientale, traverse l'Europe centrale et occidentale, avec ports d'embarquement sur la mer du Nord — notamment, hélas! le port d'Anvers — l'Océan Atlantique et la Méditerranée, l'autre partant également de la Pologne, traversant la Roumanie, Constantinople et la Grèce pour aboutir à l'Egypte et l'Afrique septentrionale. Ce dernier est intense, alimenté par un afflux permanent de femmes. Enfin, on a relevé les traces d'un courant de traite se dessinant vers l'Orient, notamment d'Egypte vers Bombay.

En résumé, il est mathématiquement démontré que la traite des femmes existe sur une vaste échelle. Chaque année, de nombreuses centaines de femmes, jeunes filles pour la plupart, certaines très jeunes, sont transportées d'un pays à l'autre pour être livrées en pâture à la prostitution.

Cette exploitation immonde est exercée par une hiérarchie professionnelle. Il y a les gros traitants, anciens souteneurs enrichis, organisateurs de la traite, correspondant avec le monde entier et gagnant des sommes folles. Il y a les trafiquants ou souteneurs, les vrais agents du métier, recherchant les jeunes filles à l'aide de racleurs, cumulant avec leur industrie celle des cartes obscènes et des stupéfiants. Puis viennent les tenancières, les entremetteuses, les courtiers, les faussaires procurant tous les passe-ports désirables, les indicateurs qui surveillent la police. Les renseignements sont centralisés dans des repaires où l'on discute entre affiliés les intérêts de ce commerce et un bulletin secret les tient au courant du mouvement des affaires.

C'est à l'aide de ces renseignements que les souteneurs, traqués par les surveillants d'associations bénévoles, gênés par les mesures internationales sur l'émigration, recourent à tous les stratagèmes les plus habiles pour faire voyager leur clientes, par étapes, après les avoir embarquées hors de leur pays d'origine, avec de faux passe-ports, avec un billet pour une destination plus éloignée que le véritable terme du voyage.

Mais quelles sont donc leurs victimes? D'où peuvent-ils, ces pirates, enlever leurs proies? Ils les cherchent et les trouvent parmi les prostituées, troupeau errant de bouge en bouge, parmi les têtes frivoles dont le salaire ne permet pas de satisfaire l'effrayante coquetterie, parmi les serveuses de cabaret, les artistes de music-hall entraînées dans des tournées lointaines, puis abandonnées à leur sort et livrées à la tentation, en fin de compte parmi des jeunes filles crédules, alléchées par des promesses de situations splendides à l'étranger et qui se laissent enjôler, parfois même avec le consentement de leurs parents.

Les appâts sont, en effet, d'ordinaire, les offres appétissantes d'emplois magnifiquement rétribués, et, si la jeune fille ne mord pas à cet hameçon, le procédé classique de la promesse du mariage, même le mariage contracté avec un noble et séduisant étranger

qui emmène sa captive pour la planter là au fond de l'Amérique et l'exposer à la perdition.

M. Isidore Maus ne s'est pas borné à nous révéler l'étendue du fléau, il en signale les causes avec des développements du plus haut intérêt. Je ne veux en indiquer ici que les deux principales, à mon sens, l'une indirecte, l'autre immédiate.

La première est l'indiscipline des mœurs, l'immoralité grandissante, ce fleuve de boue qu'alimentent une littérature éhontée, le cinéma corrompeur, le libertinage des modes et des arts plastiques, la promiscuité des sexes, la pornographie sous toutes ses formes. On fait la guerre à la chasteté. L'atmosphère de nos villes est saturée de luxure. L'enfance, désaccoutumée de la pudeur par une éducation aveugle, est abandonnée à tous les périls.

D'échelon en échelon, on s'abîme dans la pratique du vice le plus inassouissable, celui qui ne recule devant aucune ignominie. Je n'en connais pas de plus effroyable que celle qui est révélée par les experts : plus de 10 p. c. des victimes de la traite ne dépassent pas l'âge de dix ans.

Cependant, la cause immédiate du fléau est la prostitution patentée, commercialisée. Il est manifeste qu'elle crée une demande permanente, un renouvellement constant du personnel pour satisfaire une clientèle de blasés. Ces demeures, où les malheureuses qu'on ne nomme pas sont condamnées au plus humiliant esclavage, enchaînées pour toujours au vice, forment le débouché principal des trafiquants.

Quelle aubaine et comme ils sont assurés d'un placement fructueux. Ainsi s'entretient, au sein de la civilisation, l'infâme commerce d'importation et d'exportation de la chair féminine.

La preuve est faite par l'expérience. Des pays où la traite exerçait ses ravages : la Tchéco-Slovaquie, la Pologne, les Pays-Bas, Cuba ont vu décroître et presque disparaître le nombre des victimes nationales ou étrangères de la traite, peu de temps après la suppression des maisons que la loi tolère mais que la morale réprouve. Est-ce que la Belgique, demande M. Isidore Maus, n'entrera pas dans cette voie?

Sera-t-elle plus docile à la voix des trafiquants pour qui l'argent n'a pas d'odeur, qu'à celle des pays sages qui luttent contre le fléau et réclament notre collaboration? La Belgique maintiendra-t-elle un système de réglementation qui donne au trafic ignoble une consécration officielle, qui condamne à la servitude toute une catégorie de jeunes filles du peuple?

J. SCHYRGENS.

P. S. — Pour répondre au désir de nombreux lecteurs, nous leur signalons que « La Liturgie nuptiale » de M. l'abbé Croegaert est éditée par l'Apostolat liturgique, à l'Abbaye de Lophem, aux conditions suivantes : édition ordinaire, 6 francs; édition de luxe, 10 francs.

Conférences Cardinal Mercier

La prochaine séance aura lieu le mardi 5 mars à la salle Patria (5 heures).

M. Hilaire BELLOC y parlera de :

Le Génie du Peuple Anglais

Le jeudi 7 mars M. André BELLESSORT donnera sa huitième conférence sur :

VICTOR HUGO :

« Les Misérables »

ESPAGNE

Canovas del Castillo

D'une étude de M. Charles Benoist, de l'Institut, sur l'homme d'Etat espagnol, nous détachons ces lignes (Revue Universelle) :

Il y a des siècles que philosophes et moralistes disputent entre eux sur le point épineux de savoir si le pessimisme peut être un principe d'action, et, dans ce cas, quel est, du pessimisme ou de l'optimisme, celui qui est le plus actif, le plus agissant, celui qui excite le plus à l'action. Pour la plupart, ils décident en faveur de l'optimisme, en dépit de l'adage célèbre et vérifié par l'événement qu'il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre. Tout ce qu'on en veut dire ici, c'est que le pessimisme de Canovas, en supposant qu'il fût prouvé, ne l'a point empêché d'agir, et d'agir comme il recommandait de vouloir et comme il voulait, fortement. Mais la forme de ce pessimisme était très particulière; elle lui était en quelque sorte propre et personnelle. Il prenait sa source dans le sens aigu que Canovas avait de la réalité, dans le souci qu'il avait du possible, dans la perpétuelle contemplation de l'histoire, dans l'application continuelle à connaître et apprécier exactement les conditions, les circonstances, la situation présente de l'Espagne, ce qu'elle lui permettait, ce qu'elle ne lui permettait pas. Par-dessus tout, le pessimisme de Canovas était d'origine historique; voilà l'explication du mot plein d'amertume : « Un rôle triste, mais honorable, m'est échu, à moi, en ce qui se rapporte à l'histoire d'Espagne... » Cette histoire même, il l'avait prise aux temps de « décadence », comme historien après Rocroy, comme politique, après l'anarchie de 1873 et le laisser-aller de 1874; et, quoiqu'il en souffrit et qu'il en gémit, c'est elle qu'il devait se résigner à continuer.

« Rôle triste, mais honorable... » Canovas a plaint le Comte-Duc d'y avoir été condamné, non sans un retour sur lui-même : « Incontestablement, il avait tout d'un homme d'Etat, bien qu'il lui échût de l'être en des temps de ruine et d'impuissance, ce qui est le plus mélancolique devoir qui puisse incomber. » Si pénible que soit ce devoir, il faut cependant le remplir. Il faut discipliner sa pensée et sa volonté à voir le réel et à n'entreprendre que le possible, en vertu de l'axiome primitivement posé : « Tout ce qui n'est pas possible est faux en politique. » Le fait est, en ce sens, le maître et le père du fait. Retenons la leçon de l'histoire. « Puisse l'Espagne entière, s'écriait l'auteur des *Etudes sur le règne de Philippe IV*, prendre conseil des faits, heureux et contraires, qui font la trame de ces études pour ménager et obtenir dans les jours à venir tout ce qui lui a manqué en un autre temps, et tout ce dont, au surplus, elle a besoin pour occuper de nouveau, et cette fois perpétuellement, un rang distingué entre les nations! » Mais que les Espagnols ne se contentent pas de dire, comme le fait trop souvent, au sujet de l'un et de l'autre état de choses, une histoire qui s'intitule nationale, qu'ils furent « très grands et valeureux jusqu'à une certaine date, très malheureux et dégénérés par la suite ». Et puis que, l'ayant dit, ils n'en prennent pas indifféremment leur parti, comme lorsque, les bras croisés en face des régimes qui finissent et des révolutions qui grondent, ils disent sans sourciller : « *Eso se va*. Cela s'en va. » Le vrai pessimisme, cruel, impie, mortel, c'est celui-là, le pessimisme désespéré; l'atonie, la paralysie, le suicide de la nation.

Celui de Canovas ne lui ressemble en rien. Écoutons-le encore parler d'un autre, avec un retour sur son propre cas : « Peut-on croire avec vraisemblance qu'un homme qui presque sûrement se proposait de dominer les Cortès par l'ascendant de sa personne ait entendu faciliter son dessin en pleurant ses disgrâces, et en troquant d'un coup son ancienne et notoire arrogance et sa confiance en soi-même, qui était le fondement de celles de tous,

contre une attitude et des paroles si désabusées? Les hommes qui voient le dedans des choses, et qui, au milieu de quelque passagère faveur de la fortune, aperçoivent clairement les périls de l'avenir, déplorent en leur for intérieur la joie superficielle et les espérances exagérées, ou parfois chimériques, du vulgaire qui ne retient que ce qui se passe devant ses yeux. Ils éprouvent alors comme une nécessité d'interrompre une joie qui, encore qu'elle flatte les sentiments, pèse intérieurement à l'âme... Il n'y a pas de doute que la valeur d'un seul homme puisse retarder l'événement qui paraît le plus imminent, pour quelque temps et même pour longtemps, bien que, les choses étant arrivées à un certain point, il soit difficile qu'un jour ou l'autre il ne survienne pas quelque accident imprévu qui de nouveau détermine et ensuite produise la catastrophe. C'est pourquoi l'on ne peut ni ne doit attribuer légèrement à de petites causes les grands événements, mais non plus il ne convient pas de négliger ces causes pour juger ces événements. Et c'est pour de pareils cas, qu'il est impossible d'assujettir à un calcul sûr, que l'opinion des hommes réserve l'inexplicable et aveugle intervention de la fortune. »

Canovas insiste, et nous le trahirions en n'insistant pas avec lui, parce que là, dans la nature de son prétendu pessimisme, il nous fait toucher le fond de son caractère, le ressort de sa conduite, le secret de sa politique. « Ce n'est pas, après tout, reprend-il, l'étude des événements et des hommes heureux qui a le plus d'utilité pour les nations, ni qui est le plus digne des méditations de l'histoire. Le malheur en apprend beaucoup plus que la prospérité, aussi bien à une nation qu'à un individu. » Ni une nation, ni un homme, sans doute, n'aime à s'instruire de la sorte. « Il est naturel que l'homme fuie autant qu'il le peut les souvenirs pénibles ou tristes, et surtout ceux qui, avec ou sans raison, blessent son orgueil... De là doit venir que nous tirons si peu d'enseignement de nos propres annales, parce que nous avons coutume de ne savoir d'elles que ce qui suffit à stimuler la vanité, ressemblant à ces hidalgos enorgueillis qui consacrent à la contemplation de leurs parchemins inutiles les heures qu'ils emploieraient mieux à rechercher et à combattre les causes de la diminution de leurs revenus, en en acquérant d'autres, par surcroît, au moyen desquels faire face aux croissantes nécessités des temps. » Est-ce, d'ailleurs, s'humilier que de se recueillir ainsi? Canovas ne le pense pas, mais le fut-ce, que l'humiliation serait salutaire. « Même l'orgueil bien entendu gagnerait à étudier plus à fond nos erreurs et nos désastres. Chaque nation, au bout du compte, a ce qu'elle mérite; car les nations sont perpétuelles et peuvent réparer les œuvres du hasard en plus ou moins de temps, tout à l'opposé des individus, que d'ordinaire la mort frappe avant qu'ils aient pris congé de la mauvaise fortune. Les désastres irréparables se méritent tout comme les triomphes constants et sûrs... Pour ma part, j'ai déjà dit, et je répète, que, si la mémoire des grandeurs passées vaut pour reconforter les esprits découragés et élever les pensées vers les sphères plus hautes que notre patriotisme entrevoit présentement, les revers et les infortunes historiques peuvent servir à beaucoup plus, qui est d'apprendre à les éviter. »

La grande sagesse pour un peuple, et le grand art pour un homme d'Etat, le régulateur de son action, est de savoir bien mesurer ses moyens : toujours la limite du possible, au delà de laquelle il n'y a que l'aventure et la chute. Pour ce qui est du peuple espagnol, « le vérité est que l'exceptionnelle pénurie dont nous souffrons, déclare Canovas, ne pouvait avoir de sûr remède qu'en changeant tout ensemble de politique et en abandonnant une position, atteinte à contretemps et que tôt ou tard il nous faudrait infailliblement perdre. Je ne prétends pas que ce remède fût d'une application facile en aucun pays, et moins qu'en tout

autre en un pays d'un aussi commun orgueil que l'Espagne : je dis seulement que c'était l'unique moyen qui, employé en son lieu et en son temps, nous aurait épargné la plupart de nos épreuves et de nos déceptions postérieures. » Comment chasser l'idée que ces réflexions ne se soient représentées plus poignantes à l'esprit de l'homme d'Etat, dans les deux dernières années de sa vie, assombries par la perte qu'il sentait fatale et prochaine de Cuba et des Philippines, ces deux poids lourds, disait-il, que l'Espagne affaiblie devait soutenir à bras tendus, aux deux extrémités du monde ?

Pessimisme ? Non, mais sens de la réalité, vue directe de l'homme d'Etat sur une affaire d'Etat. Certes, il lui eût été plus agréable de ne point aller ainsi à l'encontre du sentiment public, de ne point lancer cette douche froide sur l'enthousiasme patriotique surchauffé. Mais, dans de semblables questions, le politique pouvait-il parler en poète, et Canovas del Castillo comme Estébanez Calderon ? Plus d'une fois la strophe célèbre du « Solitaire », dans son *Ode au Roi sur les événements d'Amérique*, dut revenir chanter à l'oreille de son neveu, lui-même sensible aux

nombres et aux rythmes. « Ceux donc qui savent qu'en naissant ils vivent — avec droit à la lumière de soleils opposés — et qu'ils trouvent leur illustre patrie partout — où ils posent le pied sur l'immense sphère, — comment peuvent-ils voir, en repos et couardise, — à un cercle mesquin et plus étroit, — se réduire la plus vaste Monarchie ? » Magnifique envolée, mais la politique ne vole pas, elle marche, et souvent elle piétine, et quelquefois elle rompt. « Pour un homme d'Etat expérimenté et froid, pas même en vers il n'était permis de proposer à l'Espagne de 1830 qu'elle tentât de reconquérir les provinces d'Amérique totalement organisées déjà en nations indépendantes. » Devant cette hantise de l'impossible, il se révolte, la colère l'emporte, il tranche : « Pour tout bon Espagnol, le projet de rendre à sa patrie la place éminente qu'elle occupa jadis entre les nations fait partie de son idéal ; mais tout politique qui, prenant son désir pour une possibilité, se comporterait en tout comme avaient coutume de le faire nos ancêtres du temps de Charles-Quint, devrait à bon droit être envoyé comme pensionnaire dans une maison de fous ».

LES VOYAGES ED. GOOSSENS

Bureaux : 15, RUE SAINTE-GUDULE, à BRUXELLES, ouverts de 9 à 12 heures et de 13 à 19 heures.

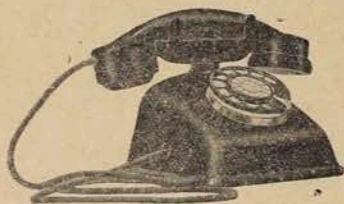
VOYAGES COLLECTIFS | à la Côte d'Azur : 25 mars et 20 avril ;
accompagnés | en Corse : 8 mai ;

aux Lacs Italiens et Suisses : 27 avril ;
à Paris et environs : 30 mars (Pâques), 8 mai (Ascension), 18 mai (Pentecôte).

PÈLERINAGES — VOYAGES INDIVIDUELS A FORFAIT — VOYAGES DE NOCES
Sur demande, envoi gratuit des programmes.

DIRECTEUR : ED. GOOSSENS
Ex-délégué du Service Central des Voyages
et Excursions des grands journaux parisiens.

Diminuez vos frais d'entretien
en employant des appareils robustes



THE NEW
ANTWERP TELEPHONE

AND ELECTRICAL WORKS S. A.

22, rue du Verger.



ANVERS

Voulez-vous :

ACHETER, VENDRE OU LOUER une maison ?

VENDRE OU ACHETER un terrain ou propriété rurale ?

CONSTRUIRE une maison de ville ou de campagne ?

TRAITER UNE OPÉRATION HYPOTHÉCAIRE
comme emprunteur ou bailleur de fonds ?

ADRESSEZ-VOUS à la

Générale Immobilière

18, rue de Suisse, - Téléph. 223.02

Répertoire d'affaires intéressantes à la disposition des clients.

Les Établissements "EXCELSIOR"

SOCIÉTÉ ANONYME

38, rue des Croisades, 38

BRUXELLES

DE BACKER-VANCAMP

BRUXELLES

73, rue Royale, 73

BRUXELLES

(EN FACE DE LA COLONNE DU CONGRÈS) — TÉL. 275,63



OBJETS D'ART --- PORCELAINES

— CRISTAUX —

VERRERIES D'ART

DE

LALIQUE



Crédit Général de Belgique

Société anonyme

Capital : 150,000,000 de francs

Fondée en 1886

Réserves : Frs 50,000,000

entièrement versés

Réserves : Frs 50,000,000

Siège social : 14, rue du Congrès, Bruxelles

Siège B :

51, avenue des Arts, 51, Bruxelles

Bureau auxiliaire :

38, boulevard d'Anvers, Bruxelles-Maritimes

PRINCIPALES OPÉRATIONS TRAITÉES PAR LA BANQUE

Toutes opérations de bourse, de banque et de change - Comptes chèques. - Comptes courants. - Comptes de quinzaine. Comptes de dépôts à vue et à terme. - Escompte, avances sur warrants. - Prêts et avances sur titres. - Paiement et encaissement de coupons belges et étrangers. - Lettres de crédit. Dépôts à découvert. - Location de coffres-forts. Service financier pour sociétés.

SERVICE ÉTRANGER

Grâce à ses relations avec les principaux établissements financiers de l'étranger, la Banque est à même d'exécuter avec soin et promptitude les ordres de la clientèle pour tout ce qui concerne les opérations sur les places étrangères.

La Lessiveuse Essoreuse



PROTOS

LESSIVE, RINCE

ET ESSORE

électriquement

7 draps de lit

ou

40 essuie-mains

ou tout

autre linge en proportion

en 28 minutes

consommation nominale

seulement 200 Watts



Soc. Anon. SIEMENS

116, chaussée de Charleroi, BRUXELLES

Téléphone 765,00

Manufacture de Tapis de Tournai

Points noués. - Moquette.

Poil de vache. - Couloirs. - Carpettes. - Foyers.

LOUIS LEVEUGLE

Chaussée d'Audenarde, 104, Tournai

Téléphone 527

Compte Chèques Postaux n° 1089,48

Registre du Commerce Tournai n° 48

Exposition Universelle Charleroi 1911

Gand 1913

GRAND PRIX

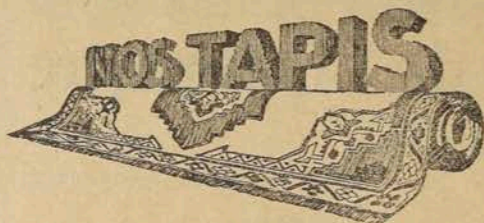
446

Maison Larcier

HORLOGERIE

15^B, Avenue de la Joison d'Or

BRUXELLES



Nous offrons à des prix sans concurrence
un choix incomparable de

TAPIS D'ORIENT

ET

D'EUROPE

de toutes origines et de tous genres

MOQUETTES, CARPETTES, FOYERS
TAPIS D'ESCALIER, ETC.

Placement -- Nettoyage -- Réparation

JACQUES ALAZRAKI & C. MOLITOR

Rue de Namur, 80, BRUXELLES, Tél. 212,25

Établissements Industriels M. Lambert

Entreprises Générales de Travaux Publics

27-29, rue du Bois de Linthout

Woluwe-St-Lambert

437



NIGRA

ENCREES & COLLES

Qualité garanties
Prix inférieurs à tous

Spécialités :

B. B. pour bureaux
B. B. » stylos

POUR LE GROS :

17, rue Canada, Bruxelles - 46, rue Calamine, Stembert

438